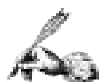
Sommaire



"Le marquis de Saint-Yves d'Alveydre est mort le 5 février 1909, à l'âge de 67 ans, à Pau où il s'était retiré depuis quelques semaines pour essayer d'améliorer un état de santé déjà inquiétant.

« Ce sera, pour tous les véritables amis de la Vérité, une véritable douleur que de sentir disparu du plan physique ce savant aussi prodigieux que modeste, ce causeur charmant et cet homme du monde accompli qu'était Saint-Yves pour ses intimes.

« Personnellement, notre douleur est profonde, car c'est notre maître intellectuel qui disparaît. Jadis, l'auteur des Missions voulut bien nous accueillir avec sa bonté habituelle et nous sommes reconnaissants au ciel d'avoir permis si longtemps la continuité de cette amitié.

« Le disciple doit être reconnaissant à l'invisible quand il peut demeurer fidèle jusqu'au terme de la voie terrestre à celui qui guida ses études. Que d'écrivains venus avec des paroles de reconnaissance et de dévouement auprès de Saint-Yves se sont ensuite détournés de celui auquel ils devaient tant et l'ont de plus insulté par jalousie de sa réelle et incontestable supériorité intellectuelle.

« Tout entier à sa communion mystique avec l'Ange de sa vie, Saint-Yves n'a jamais daigné répondre à ces attaques de roquets à face humaine.

« C'est que, dans cette époque d'arrivisme à outrance, Saint-Yves fut un méditatif, dédaignant l'immédiat pour l'immortel et si cet admirable ami n'est plus physiquement, du moins son œuvre nous reste et peut encore sauver bien des générations.

« On peut même dire que c'est maintenant que commence vraiment la phase féconde de la vie spirituelle de notre Maître.

« En effet, après ces Missions dont la portée sociale sera considérable quand on les comprendra, Saint-Yves s'était voué depuis bientôt vingt ans à la création de ce qu'il a nommé l'Archéomètre, c'est-à-dire l'instrument de la mesure des principes.

« Cet instrument permet de remplacer par des règles mathématiques les données instinctives qui président à tous les arts.

« Il permet de plus de reconstituer mathématiquement toute la science antique dans ses diverses adaptations et de déterminer la part de vérité contenue dans les visions de tous les fondateurs de religions.

« L'Archéomètre rend scientifiquement au Christ la place prépondérante qu'il occupe dans l'invisible. Nous espérons que les efforts considérables en travail et en dépense matérielle faits pour l'Archéomètre par son auteur ne seront pas perdus et nous appelons de tous nos vœux la réalisation de cette œuvre admirable et féconde. »

*
* *

Si j'ai cédé la place à notre cher Papus, fondateur et premier directeur et rédacteur en chef de « L'Initiation », pour l'éditorial du présent numéro de la revue, c'est parce que nous célébrerons dans quelques jours le centième anniversaire de la mort de Saint-Yves d'Alveydre. Or, cet éditorial fut justement celui qui orna le numéro 5 de la vingt-deuxième année de la revue paru en février 1909 [1]. Je n'y ai pas changé un mot et seulement réparé les quelques coquilles que l'imprimeur avait alors laissé traîner.

J'ai pensé, avec mes amis de la revue, qu'il serait sans doute opportun de consacrer ce numéro 4 de 2008 à la mémoire de Saint-Yves d'Alveydre qui, par sa pensée et son œuvre, nous a ouvert des voies de réflexion tant sur notre histoire occidentale que sur notre recherche mystique et initiatique.

N'oublions pas que c'est grâce à Papus et aux six fidèles qu'il avait rassemblés à cette occasion que l'Archéomètre en sa forme définitive ainsi que La Mission de l'Inde ont pu voir le jour, entre 1910 et 1912. Il est vraisemblable que, sans le dévouement et le talent de ces personnalités, ces œuvres n'auraient pu venir jusqu'à nous puisque l'Archéomètre était

[1] *En ces années-là, la périodicité de la r evue était mensuelle.*

inachevé à la mort de son créateur et que La Mission de l'Inde avait été pilonnée par son auteur dès la sortie des presses en 1886 [2].

Avec l'aimable accord du directeur des Éditions Dualpha (BP 58, 77522 Coulommiers Cedex), je reproduirai dans les pages qui suivent quelques passages de mon essai publié en 2005 sous le titre Saint-Yves d'Alveydre, une philosophie secrète, avant de céder la parole à un chercheur qui nous apporte sur l'Archéomètre des éléments inédits et précieux.

Selon le plan que je me suis tracé, je publierai, en premier lieu, une biographie succincte de Saint-Yves d'Alveydre suivie d'une présentation de la « synarchie » et des Missions et des Clefs de l'Orient.



[2] *Pour la non publication de cet ouvrage, Saint-Yves argua de la crainte qui était la sienne que ceux qui l'avaient informé soient accusés d'indiscrétion au r egard des initiés d'Asie.*

Faisons rapidement connaissance avec Alexandre Saint-Yves qui naquit le 26 mars 1842, à Paris, 23, rue de l’Échiquier, sous le signe du Bélier, ascendant Lion, soit « double feu ».
Il mourra le 5 février 1909, à Pau (Pyrénées-Atlantiques).

Son père était aliéniste (on dirait maintenant psychiatre) et tenait à ce que son fils reçût une bonne éducation.

Très vite, le jeune Saint-Yves se montra à la fois intelligent et apte à l’étude mais rebelle. Il avouera avoir mal accepté les contraintes d’un enseignement qui ne laissait que peu de place à l’épanouissement des enfants. Il s’agit là du vieux combat entre les « têtes bien pleines » et les « têtes bien faites ».

Ses études se passaient donc assez mal jusqu’à ce qu’il rencontre un certain monsieur de Metz qui dirigeait un établissement où, justement, on privilégiait les « têtes bien faites ».

Après son baccalauréat, il entra à l’école de médecine navale de Brest. Il y passa trois ans et n’en retira visiblement qu’un seul profit : l’étude approfondie des propriétés et vertus des algues marines sur lesquelles il écrira un ouvrage : *De l’utilité des algues marines* qui sera publié en 1879.

Saint-Yves d’Alveydre était donc venu au monde dans les dernières années de la Restauration, sous le règne libéral de Louis-Philippe 1er, roi des Français (et non pas de France !).

Il a six ans quand éclate la Révolution de 1848, la chute de la royauté, la proclamation de la IIe République et l’élection du prince Louis-Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon Ier et petit-fils de Joséphine de Beauharnais, la première épouse de l’empereur. Trois ans plus tard, en 1851, le prince-président réussira un coup d’état qui le fait à son tour empereur sous le nom de Napoléon III.

On sait que, à la suite de ce coup d’état, de nombreux intellectuels français prirent le chemin de l’exil tant était grande leur désapprobation ; Victor Hugo est la figure la plus représentative de ces émigrés volontaires. Il se réfugia dans les îles anglo-normandes sans que rien ne diminuât son prestige, bien au contraire.

En 1862, Saint-Yves d'Alveydre a vingt ans. Il abandonne ses études à l'école de médecine navale et se met en tête de rencontrer Victor Hugo. Il s'embarque pour Guernesey mais rien n'atteste qu'il ait pu rencontrer le grand homme. En revanche, il rencontra une autre exilée, madame Pelleport, qui lui fit découvrir un écrivain décédé en 1825 : le romantique Fabre d'Olivet. Traducteur des *Vers dorés de Pythagore,* auteur, entre autres, de La langue hébraïque restituée, Fabre d'Olivet avait également commis un ouvrage monumental, une énorme fresque à caractère historique : *l'Histoire philosophique du genre humain.* Cette rencontre et la lecture de cet ouvrage furent pour Saint-Yves une véritable révélation. Il deviendra dès lors et pour un temps un disciple de la pensée de Fabre d'Olivet dont il s'éloignera par la suite, lui reprochant de « voir la société humaine comme une matière première sans vie et sans loi propre ».

Puis, il séjourna quelques temps à Londres où il fréquenta assidûment les bibliothèques. Quand, en 1870, la première guerre franco-allemande éclata, Saint-Yves d'Alveydre revint en France pour combattre. On sait que cette guerre tourna court avec la défaite de Sedan qui eut pour effet de précipiter la chute de Napoléon III et la proclamation de la IIIe République.

En 1871. Saint-Yves a vingt-neuf ans et il trouve un emploi assez modeste au ministère de l'Intérieur où il avoue s'ennuyer profondément, mais, alors peu fortuné, il fallait bien qu'il subvienne à ses besoins.

En 1873, arrive à Paris une comtesse russe, épouse morganatique d'un conseiller du tsar dont elle venait de divorcer. La comtesse Keller dispose de rentes confortables qui lui assurent le bien-être. Elle achète un hôtel particulier rue Horace Vernet (rue parallèle aux Champs-Elysées, entre l'avenue George V et la rue de Presbourg) et s'y installe. À l'époque, Saint-Yves habitait aux Champs-Elysées et, la providence aidant, notre héros et la comtesse esseulée se rencontrent. Quatre ans plus tard, c'est-à-dire en 1877, ils se marieront malgré la différence d'âge car la comtesse Keller accusait quinze ans de plus que Saint-Yves.

Saint-Yves quitte alors son emploi au ministère pour, désormais, se consacrer entièrement à son œuvre littéraire. Bien sûr, cela n'alla point sans faire jaser autour de ce couple de nouveaux mariés, d'autant plus que le mariage avait

été célébré à Londres, comme si l'on voulait éviter de se montrer devant les connaissances parisiennes.

On commençait en effet à jaser beaucoup et les ragots s'enflèrent quand on appris que la comtesse Keller avait offert à son époux un titre de marquisat. En effet, le voyage de noces avait eu pour cadre l'Italie du Nord, cette magnifique région des lacs, et, voilà que, passant devant une propriété en vente, la comtesse apprend que cette propriété appartient au Saint-Siège et qu'un titre de marquis y est attaché. Elle l'achète séance tenante et voilà notre Saint-Yves devenu marquis d'Alveydre.

Cela n'empêcha pas notre homme, libéré des contraintes matérielles pesantes et qui s'appelle désormais Saint-Yves d'Alveydre, de produire une œuvre importante qui s'articulent pour l'essentiel entre les Missions et l'Archéomètre.
Les premières furent écrites entre 1882 et 1887.

En 1895, un drame va lézarder le cœur et la vie de Saint-Yves d'Alveydre : la mort de son épouse, la comtesse Victoire Keller. Désormais, son travail résidera dans ses recherches archéométriques qui demeurent son œuvre maîtresse. Cependant, cette œuvre sera inachevée à sa mort qui survint à Pau le 5 février 1909. Sa dépouille sera rapatriée à Versailles, lieu de sa dernière résidence, où il sera inhumé auprès de son épouse dans une chapelle construite d'après des symboles archéométriques.

Il faut noter que Saint-Yves d'Alveydre n'appartînt à aucun des ordres initiatiques que fréquentaient assidûment la grande majorité de ses amis.

Il rejeta courtoisement mais fermement toutes les propositions qui lui furent faites tant par les membres de certaines loges maçonniques que par son ami Papus, alors grand-maître de l'Ordre martiniste dont il était le fondateur. Il argua à chaque fois de son besoin de liberté qui, assurait-il, était lié à l'œuvre qu'il entreprenait, à savoir les « Missions » et « l'Archéomètre ».

Si les francs-maçons, dans leur ensemble, ignorent superbement Saint-Yves d'Alveydre et son œuvre, les martinistes leur sont fidèles comme en témoignent les nombreux travaux qu'ils leur consacrent régulièrement.

On a souvent dit de Saint-Yves d'Alveydre qu'il fut un utopiste et l'on sait que ce mot prend un sens à la fois péjoratif et ironique dans la bouche ou dans l'encrier des esprits simplificateurs. C'est presque faire injure à un auteur que de le traiter d'utopiste, c'est dans tous les cas ramener son œuvre à des proportions mineures, c'est enfin prendre ses écrits pour des productions sans portée et tout juste bonnes à distraire quelques lecteurs superficiels.

Je ne partage pas cette opinion vulgaire et me suis, en toute occasion, montré un ardent défenseur des utopistes et de tous ceux qui décrivent une forme idéale de société. Saint-Yves d'Alveydre est de ceux-là mais à cette nuance près que le système social qu'il présente et dont il démonte les ressorts dans ses « Missions » ne se situe pas dans telle ou telle planète lointaine ou imaginaire mais bien dans le concret politique.

Le mot *utopie* lui-même a été déprécié par le concours conjugué des ignorants et des matérialistes jusqu'à devenir synonyme de conception onirique pour ne pas dire de dérèglement mental et, trop souvent, confondu avec la chimère qui est, en vérité, tout autre chose [1].

De Platon à Saint-Yves d'Alveydre, la démarche est la même : dépeindre un monde idéal bien différent de celui que nous connaissons et que nous nous léguons de génération en génération avec une résignation qui alimente le système.

Platon voulait conduire ses disciples vers un idéal où le beau, le juste et le bien constitueraient les dernières vérités de l'âme humaine, vérités invisibles aux mortels qui ne peuvent en percevoir que les apparences. Thomas Morus (dit Thomas More), chancelier contestataire du roi Henri VIII qui le fit décapiter pour son refus d'abjurer le catholicisme, avait brossé dans *l'Utopie* le tableau d'une société démocratique au demeurant fortement inspirée par la République platonicienne. Francis Bacon présenta dans sa *Nova Atlantis (La Nouvelle Atlantide)* et sous une forme allégorique une cité idéale

[1] *La chimère est une fantasmagorie abstraite née de la seule imagination et sans aucune portée réaliste ; l'utopie est une manière de penser la société humaine dans une vision idéaliste.*

construite sur le modèle d'une société initiatique. En France, c'est à Rabelais, ecclésiastique et médecin, qu'il avait, un siècle plus tôt, appartenu de jeter les bases d'une communauté assise sur les libertés individuelles et plus particulièrement sur la liberté de conscience. *L'abbaye de Thélème* prenait ainsi le contre-pied de l'institution monacale de son temps.

En étudiant son œuvre, j'ai acquis la conviction que Saint-Yves d'Alveydre s'inscrit à son tour parmi les écrivains utopistes ce qui, je le répète, n'a rien de péjoratif, bien au contraire.

Les grands mouvements religieux, philosophiques et initiatiques ne sont pas, à de rares exceptions près, dépourvus d'utopie. Le rosicrucianisme qui, à l'aurore du XVIIe siècle, constitua le point de rencontre de tous les courants gnostiques, hermétistes, cabalistes, etc. qui l'avaient précédé et le point d'ancrage de tous ceux qui lui ont succédé, peut aussi être apparenté à une utopie en ceci qu'il propose aux hommes un mode de société différent, une société dans laquelle l'esprit surmonte la matière, une société spiritualiste ce qui ne veut pas dire théocratique et la distinction à observer entre ces deux qualificatifs est de taille. Certains, parmi les *pionniers* du rosicrucianisme, ont présenté des projets dans cette perspective et je pense plus particulièrement à Comenius qui jeta les bases d'une pédagogie nouvelle fondée sur un enseignement plus naturel que scolastique. En réclamant de surcroît l'instruction pour tous, sans distinction de naissance, de fortune ni même de sexe (ce qui était révolutionnaire pour son époque), il entendait poser les fondements d'une nouvelle société plus juste, sachant que tout progrès en ce sens passe inévitablement par une évolution culturelle. On remarque que tous les utopistes ont prôné une éducation générale et de haut niveau, estimant qu'il ne saurait y avoir de société idéale avec des franges de population analphabètes ou incultes, des *laissés pour compte* de l'instruction et de la connaissance.

Le christianisme lui-même s'est forgé dans la recherche d'une société utopique et continue, pour ceux qui ont compris ses arcanes profonds, à tracer le chemin qui conduira les hommes de désir vers cette harmonie universelle qu'on appelle l'Amour. Saint-Yves d'Alveydre parle aussi souvent de cette merveilleuse aventure chrétienne

sans oublier de fustiger de sa plume vigoureuse les prévaricateurs qui ont trahi le message dont ils étaient détenteurs.

Ne crions donc jamais avec les loups et ne pleurons jamais avec les agneaux. Ne nous moquons pas de ceux qui, dans un bel élan de sagesse et d'amour, ont dessiné les plans d'une cité idéale dans laquelle nous ne méritons peut-être pas de pénétrer. C'est pourquoi j'ai voulu avant d'aborder l'œuvre et la pensée de Saint-Yves d'Alveydre rendre ce bref hommage aux utopistes.

Le mot de « synarchie » tire son origine de la juxtaposition d'un préfixe et d'un mot grecs : *sun* (avec, ensemble) et *archos* (gouvernement) et peut être traduit de deux manières : gouvernement collectif ou gouvernement avec principes. Dans le premier cas, il pourrait définir un système de type démocratique (mais avec un plus comme nous l'allons voir) ; dans le second, il évoque une solide organisation socio-politique et le mot de *synarchie* devient alors le parfait antonyme d'*anarchie* lequel, flanqué d'un préfixe privatif *(an)*, signifie justement *gouvernement sans principes.* [2]

Les principes fondamentaux de la synarchie.

La synarchie alveydrienne est un système immuable dont seules les applications peuvent être modulées en fonction de critères historiques ou géographiques.

Jacques Weiss en donne des définitions qui m'ont toujours paru serrer fidèlement la pensée de Saint-Yves [3] :

« *La synarchie est une forme de gouvernement où les hommes qui disposent du **Pouvoir** sont subordonnés à ceux qui disposent de l'**Autorité.** L'**Autorité** appartient par nature au **Corps enseignant** réunissant toutes les institutions du pays qui font profession d'en-*

[2] *Nous observerons aussi que, dans ce contexte, il s'agit en vérité de l'anar chie d'en haut, celle des gouvernants, et non point de l'anarchie d'en bas, celle des gouvernés qui débouchent généralement sur des émeutes populaires.*
[3] *Jacques Weiss : La Synarchie, Adyar, 1955. pages 81 et ss.*

seigner [4]*. Le* ***Pouvoir*** *relève d'un gouvernement chargé de l'exécutif et nommé (et révocable) par l'****Autorité.***

« La synarchie est une formule de gouvernement trinitaire où les trois fonctions essentielles de l'activité collective des sociétés, Enseignement, Justice, Économie, sont représentées d'une manière qui leur permet de fonctionner harmonieusement. Pour cela, il existe trois chambres ***sociales*** *et non politiques, élues professionnellement au suffrage universel. Elles sont seules chargées de la préparation des lois. À ces trois chambres correspondent trois corps politiques chargés de promulguer et d'appliquer les lois préparées avec mandat impératif par les trois chambres sociales. Les corps politiques ne peuvent promulguer que des lois préparées à l'avance par ces chambres sociales et formulées par elles sous la forme de vœux. »*

Vous me direz que tout système démocratique fonctionne d'une manière à peu près analogue avec un gouvernement qui est chargé de l'exécutif et un parlement qui débat et légifère. Ce système est décalqué du modèle anglais que Saint-Yves d'Alveydre appelle le bicamérisme et auquel il reproche d'être politique et non social et de servir, par voie de conséquence, les appétits de pouvoir des uns et les ambitions politiques des autres.

Pour Saint-Yves, le *politique* porte en lui les germes de la guerre civile (et l'histoire des nations nous montre à satiété que cela n'est pas faux) alors que la synarchie est facteur de *paix sociale.* Cette dernière expression reviendra fréquemment dans les démonstrations de notre auteur.

Pour illustrer sa théorie synarchique, Saint-Yves d'Alveydre publia cinq ouvrages connus sous le titre générique de « Missions ».

Ces cinq ouvrages furent publiés entre 1882 et 1887 selon la chronologie éditoriale suivante :
1882 – *Mission des Souverains ;*
1882 – *Mission des Ouvriers ;*

[4] Il ne s'agit pas en l'occurrence de limiter ce corps enseignant aux seuls profes-sionnels de l'enseignement (instituteurs, professeurs) mais d'englober sous ce terme générique toutes les institutions à vocation éducatrice et culturelle.

1884 – *Mission des Juifs ;*
1886 – *Mission de l'Inde ;*
1887 – *Mission des Français* (ou *La France vraie*).

Cependant, il ne serait pas judicieux de lire ces cinq ouvrages dans cet ordre car il ne respecte pas la chronologie historique et il est d'usage de proposer plutôt l'ordre suivant, compte tenu des périodes couvertes par chacun de ces volumes.

1) – *Mission des Juifs* embrasse une vaste tranche d'histoire qui s'étend de 7.500 ans avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 70 de notre ère (destruction du second temple de Jérusalem et début de la *diaspora*).

2) – *Mission des Souverains* couvre la période historique qui s'écoule du Concile de Nicée (325 après Jésus-Christ) à Vatican I, en 1869/1870.

3) – *Mission des Français* (ou *La France vraie*) court de la réunion des États Généraux convoquée par Philippe IV le Bel en 1304 jusqu'aux débuts de la IIIe République, après 1871.

4) – *Mission de l'Inde* [5] constitue une réflexion sur les relations entre l'Orient et l'Occident.

5) – *Mission des Ouvriers* [6] projette sur l'avenir les réflexions politiques et sociales de Saint-Yves d'Alveydre.

Dans les trois premières « Missions », Saint-Yves d'Alveydre constate que, ni les Juifs (peuple élu !), ni les Souverains (les papes) qui confondirent pouvoir spirituel et pouvoir temporel, ni les Français (conservateurs de la promesse synarchique) n'ont su remplir leur mission et ont, par voie de conséquence, failli aux devoirs spirituels dont ils avaient été investis.

Aussi, Saint-Yves d'Alveydre se tourne-t-il vers les « Ouvriers » qui, dans les dernières décennies du XIXe siècle, constituent la nouvelle

[5] *Le titre complet de cet ouvrage est : Mission de l'Inde en Eur ope, Mission de l'Europe en Asie ; la question du Mahatma et sa solution.*
[6] *Par « ouvriers », il faut entendr e tous les travailleurs dans leur acception la plus large, autr ement dit les forces vives de la nation.*

force ; il les supplie de ne pas se laisser berner par les systèmes politiques et il tente de leur ouvrir des horizons spirituels.
Car, toute l'œuvre de Saint-Yves s'articule autour de cette vision spirituelle de l'humanité.

La *Mission de l'Inde* est un ouvrage d'un caractère plus initiatique puisqu'il se réfère aux grands mystères ésotériques de l'Orient et, plus particulièrement, à l'Agarttha, lieu mystérieux qui, selon notre auteur (et quelques autres) serait une sorte de conservatoire de la sagesse humaine. Ce lieu situé au Tibet, sous l'Himalaya, ne peut être exploré que par des êtres initiés aux grands Mystères et dignes d'y pénétrer par des moyens autres que strictement intellectuels. En dehors de cela, Saint-Yves d'Alveydre voulait œuvrer à un rapprochement entre les deux pôles de l'humanité que sont l'Orient et l'Occident, en un temps où l'Angleterre occupait les Indes (la reine Victoria n'était-elle pas aussi impératrice des Indes ?) sans se soucier, à quelques exceptions près, de la richesse spirituelle de ce pays.

Faudrait-il s'étonner si les plaidoyers qu'il avait envoyés à quelques hauts personnages du monde occidental sont restés sans réponse ?

Cet ouvrage, écrit en 1886, ne parut qu'en 1910 car, désireux, selon ses propres explications, de ne pas causer d'ennuis aux sages qui l'avaient initié à ces mystères, Saint-Yves d'Alveydre avait mis au pilon tous les exemplaires de ce livre à leur sortie des presses, à l'exception d'un seul. C'est celui-ci qui permit, vingt-quatre ans plus tard et à titre posthume, aux « Amis de Saint-Yves » réunis par Papus de le publier.

Il faut reconnaître que la lecture des ouvrages de Saint-Yves d'Alveydre n'est pas chose aisée et exige une grande persévérance, ce qui, peut-être, participe au peu de succès qu'ils rencontrent dans le public. Cependant, la peine que l'on se donne est largement récompensée car elle ouvre des horizons insoupçonnés, sans omettre d'insister sur le fait qu'ils sont écrits en une langue parfaite et un style recherché sans préciosité mais sans laxisme. Le caractère pamphlétaire de ces ouvrages, s'il peut choquer certains esprits peu rompus à cette discipline littéraire, ne fait que renforcer le plaisir que l'on a à découvrir cette vaste et originale fresque historique.

Clefs de l'Orient (c'est le titre original de cet ouvrage, l'article défini n'apparaîtra que plus tard) a été écrit et publié par Saint-Yves d'Alveydre en 1877, c'est-à-dire cinq ans avant les premières publications des cinq « *Missions* ». Et, bien entendu, bien avant que ne débutassent ses recherches archéométriques.

Saint-Yves n'avait jusqu'alors produit que quelques ouvrages que l'on pourrait qualifier de *mineurs,* ou encore de *travaux de jeunesse :* quelques pièces dramatiques, quelques épopées en vers. Aussi, peut-on dire non sans raison que *Clefs de l'Orient* représente le premier des titres qui peuvent s'inscrire dans la véritable bibliographie spiritualiste de Saint-Yves d'Alveydre.

J'ai écrit que l'édition originale de *Clefs de l'Orient* est datée de l'an 1877. Elle fut publiée par les soins de la Librairie Académique Didier et Cie, sise à Paris. Quand, en 1910, soit un an après la disparition de Saint-Yves, l'association fondée et pilotée par Papus pour honorer sa mémoire et publier quelques inédits, tels *L'Archéomètre,* la *Théogonie des Patriarches* et la *Mission de l'Inde,* décida de faire rééditer *Clefs de l'Orient* par la Librairie Hermétique, elle en allongea très sensiblement le titre qui devint : *Les Clefs de l'Orient, les Mystères de la Naissance, les Sexes et l'Amour, Les Mystères de la Mort d'après les Clefs de la cabbale orientale.* Ce titre allongé appelle deux remarques : d'abord, il dévoile le plan général de l'ouvrage, ensuite, on y voit apparaître l'article défini « *les* » qui, comme nous l'avons souligné plus haut, était absent de la mouture originale, celle de 1877. Il semblerait par ailleurs que Papus ait été victime d'une certaine confusion en l'affaire, peut-être en raison de la précipitation qui a présidé à ces rééditions entre 1910 et 1912.

Il faudra attendre 1978 pour que deux éditeurs peu connus se mettent en devoir de reproduire l'édition de 1910. Et c'est en 1980 que les Éditions Bélisane, de Nice, ont publié une copie en tous points conforme à l'édition originale de 1877, celle qui, souvenez-vous, n'inclut pas d'article défini dans son titre. Il faut dire que, autour de 1980, on a ressenti une sorte de *frémissement alveydrien* avec la réédition de plusieurs de ses ouvrages, celle plus importante encore de *L'Archéomètre,* et quelques recherches auxquelles j'ai pu apporter ma modeste pierre.

Ce livre se présente de la manière suivante :

- une dédicace à *Son Excellence Monsieur le Comte de Chaudordy.* Ce diplomate, ambassadeur en Suisse puis en Espagne, ministre plénipotentiaire à la Conférence de Constantinople, proche de Léon Gambetta [1], consacra les dernières années de sa vie à écrire des traités de politique internationale. Cependant, rien de certain ne vient affirmer que ce comte de Chaudordy partageait les idées de Saint-Yves en ce qui concerne ce que ce dernier appelait la *diplomatie spirituelle* qui, toujours dans les vues de notre auteur, reposerait sur une entente d'ordre spirituel entre l'Orient et l'Occident dans la perspective de leur rapprochement qui jusque-là avait échoué par les voies diplomatiques officielles.

- une préface qui précisément ébauche ce projet de *diplomatie spirituelle* et qui prône avec insistance la recherche d'une harmonie synthétique entre les trois religions d'Abraham et du Livre (judaïsme, christianisme et islam).

- trois chapitres successivement consacrés aux *Mystères de la Naissance, aux Sexes et à l'Amour, aux Mystères de la Mort* (c'est l'étude critique de ces trois chapitres qui va faire l'objet de cet article).

- une conclusion dans laquelle Saint-Yves reprend avec encore plus d'insistance ses appels à l'œcuménisme spirituel et au rapprochement avec l'Inde qui, seuls, peuvent selon lui participer efficacement à la sauvegarde de l'esprit religieux et initiatique qui doit présider à *l'État social* dont il développera les multiples aspects dans les Missions. Dans toutes ses œuvres, Saint-Yves d'Alveydre reviendra fréquemment sur la nécessité de ce rapprochement entre l'Europe chrétienne et l'Inde bouddhiste qui seraient, toujours selon lui, les seuls recours contre la guerre. Il faut absolument que l'Inde et l'Europe cessent de se tourner le dos. Faut-il préciser que ces ouvrages furent écrits dans le dernier quart du XIXe siècle, quand les Anglais occupaient l'Inde, comme je l'ai rappelé dans l'article précédent.

---

[1] *Avocat et homme politique français (1838-1882), c'est lui qui pr oclama la République en 1870 alors que Paris était assiégé par les Prussiens.*

Le premier chapitre de cet ouvrage est consacré aux *Mystères de la naissance.* Il commence par cette sentence :
« *Il est quelque chose d'aussi grave que la Mort : la Naissance* »

Il est vrai que, d'un certain point de vue, on peut penser que la naissance et la mort sont les deux seules choses vraiment importantes de l'existence humaine, d'autant plus que l'on peut inverser l'ordre des facteurs et dire que la naissance est une mort alors que la mort est une naissance. Et, de toute manière, ces deux actes essentiels de notre vie sont deux passages à caractère initiatique auxquels on peut adjoindre la découverte de l'Amour dans toutes les acceptions de ce mot merveilleux. « *l'amour et les sexes sont choses religieuses* », ajoute Saint-Yves. Donc : naissance, premier pas, amour, deuxième pas, mort, troisième pas, c'est-à-dire plus exactement : TRÉ-PAS.

Nous lisons plus loin :

« *Immortelle après la mort, l'âme l'est avant sa naissance* »

Depuis les récents travaux des chercheurs de l'Université de Princeton (que, par dérision, on appelle parfois les néo-gnostiques et que, bien sûr, Saint-Yves ne pouvait connaître [2]), nous savons que tout ce qui existe dans l'univers est immortel en raison de la structure même des particules de lumière (ou photons) qui sont les dispensateurs de toute vie et que l'on peut, par une analogie peut-être pas si hasardeuse que cela, assimiler aux éons des gnostiques, c'est-à-dire à ces éclats du feu fixe que Lucifer avait *mobilisés* en se plaçant en dehors de l'aspect de Dieu.

L'écrivain scientifique français Jean Charon a fort bien décrit cette immortalité en un ouvrage intitulé : *J'ai vécu quinze milliards d'années.* Évidemment, il ne fait remonter cette immortalité qu'au fameux *big bang,* mais rien ne nous interdit d'aller plus en amont.

---

[2] Ces néo-gnostiques et leurs écrits firent fureur dans les années 1970 et 1980 et donnèrent lieu à un grand nombre d'ouvrages en plusieurs langues, quelques uns sérieux, certains autres bien plus aventureux.

Ne perdant jamais une occasion de faire référence à l'étymologie des mots et des noms, Saint-Yves d'Alveydre n'oublie pas de rappeler que : *« ce nom d'âme, en français, est magnifiquement conforme au Verbe céleste. Il est la racine même d'amour ».*

Mais que se passe-t-il avant et pendant la naissance, selon Saint-Yves d'Alveydre ?

« Invisible, mais sensible aux cœurs épris, l'âme à naître hante doucement la femme qu'elle doit habiter, et durant neuf révolutions lunaires, noue ses effluves sidérales, par le sang et par l'âme de la mère, au corps terrestre, dont la première aspiration va l'engloutir. »

On voit donc l'âme à naître, en voie de corporisation, graviter autour de la future mère tout le temps de la gestation avant de pénétrer à l'heure de sa naissance le corps du nouvel être. Et, pour Saint-Yves, cet instant du mariage d'une âme et d'un corps se manifeste extérieurement par le premier cri :

« Ainsi, écrit-il, cette âme est née au monde des effigies et des épreuves ; et elle en crie. Son élément était le fluide céleste, la lumière intérieure de l'univers, l'éther spiritueux, le dedans et l'endroit de la substance cosmogonique. La voilà à l'envers, en pleine nuit. »

Et Saint-Yves conclut ce passage par cette affirmation d'une beauté presque surhumaine :

« Si le corps crie, c'est que l'Âme souffre. »

« Elle veut fuir, mais elle retombe sous une irradiation qui lui rappelle la Lumière vivante, Ionah, la substance céleste : c'est un baiser maternel. »

Bien sûr, cette intimité et cette complicité périnatales ont perdu beaucoup de leur force depuis que l'on a pris l'habitude de naître en milieu médicalisé et nécessairement impersonnel par sa nature et ses contraintes ; c'est dans ce même milieu qu'il est également devenu normal de mourir. Mais ceci est une autre histoire.

On ne se lasse pas de lire, de relire et de méditer ce texte de Saint-Yves d'Alveydre.

« L'âme se rappelle comme dans un songe l'immensité de cette Lumière secrète où elle se baignait nue dans les tourbillons resplendissants, les croupes, les vallons éthérés d'un astre animé, sans atmosphère élémentaire, sans attraction physique, monde des essences, des arômes et des parfums de la Vie, d'où elle entendait monter et descendre les Harmonies et les Mélodies intérieures des Temps et des Espaces, des Êtres et des Choses, d'où elle s'élançait, frémissante, à la voix intime des bien-aimés et des bien-aimées, pour contempler Shamaïm, l'Éther, la Mer azurée du Ciel, les îles, les flottes sidérales, les mouvements de leurs Génies animateurs et de leurs Puissances animatrices. »

L'atmosphère élémentaire fait allusion, sans nul doute, aux éléments matériels ; l'absence d'attraction physique peut être reliée au phénomène d'apesanteur ; les Harmonies et les Mélodies intérieures des Temps et des Espaces ne doivent pas être sans rapport avec la musique des sphères.

Certes, rien n'oblige personne à croire à cette merveilleuse épopée de l'âme au cours de ses pérégrinations entre l'essence et la substance, entre l'Esprit et la matière, entre la Nature naturante, celle des archétypes et de l'éternité, et la Nature naturée, celle des cristallisations et de l'éphémère. L'âme, en s'incarnant, garde le souvenir de son passé et de son *futur* mais ne peut le transmettre à l'intellect qui, seul, serait en mesure de l'analyser, de le codifier, de le rationaliser, comme il sait le faire des connaissances acquises tout au long de l'existence.

Pour Saint-Yves d'Alveydre, l'âme conserve durant toute son incarnation, voire ses incarnations successives (dans l'hypothèse réincarnationniste), la nostalgie de l'état merveilleux dans lequel elle vivait (et vibrait) librement, de cette liberté que nos notions culturelles de la liberté ne sauraient dépeindre. Mais le nouveau-né lui-même, rejeté hors de la douillette nidation maternelle qui fut son lot pendant une bonne trentaine de semaines, doit se sentir perdu dans ce monde bruyant et à priori hostile et quelque peu agressif où s'agi-

tent les blouses blanches. Bien que Saint-Yves ne l'exprimât point, j'inclinerais à penser qu'entre le nouveau-né et l'âme se tisse une espèce d'échange tacite : le premier ne serait-il pas rassuré par l'arrivée de la seconde, sorte de compagne protectrice *(l'ange gardien)* alors que la seconde, comme nous l'avons vu, serait sensibilisée par cette alliance réductrice. L'un baignait dans son liquide amniotique, l'autre dans son éther azuré. Et ce premier cri qui jaillit des poumons du nouveau-né à la grande joie de la mère et à la grande satisfaction des sages-femmes est-ce une déchirure pour l'un comme pour l'autre, est-ce un cri de joie qui célèbre leur union temporaire, est-ce un cri d'effroi à la vue des épreuves qui les attendent comme si leur avenir et leur destin momentanément associés défilaient devant eux en une fraction de seconde ? On prétend bien que dans les ultimes instants qui précèdent la mort, le film de la vie passe en accéléré devant les yeux de celui qui va s'en aller...

Il y a dans cette description des Mystères de la Naissance un point remarquable que l'on ne peut pas ne pas observer. Pour Saint-Yves d'Alveydre, l'âme ne rejoindrait le corps qu'au moment de la naissance, cette fusion étant manifestée par le premier cri du nouveau-né. On sait que, de nos jours, un débat éthique tourne autour de cette affaire : à quel moment, l'enfant à naître est-il une personne au sens complet de ce mot ?

Mais revenons avec Saint-Yves à la si particulière aventure de l'âme telle qu'il nous la conte avec beaucoup de poésie dans *Clefs de l'Orient.* Dans ces pages, on ne saurait soupçonner le vigoureux pamphlétaire et le redoutable imprécateur qui se révélera avec les *Missions.* Juste avant de conclure ce chapitre sur les Mystères de la naissance, Saint-Yves se plaît à décrire les *sentiments* qu'éprouve l'âme en cours d'incarnation :

« Elle se rappelle encore ses entretiens avec l'Âme maternelle, leur indivisible et mutuelle pénétration, leurs communions mystérieuses, pleines de souvenirs et d'espérances sur-terrestres, douleurs et joies, frissons, extases, musiques muettes, le lent enroulement des neuf cercles séléniques, l'incantation des épigenèses, puis... une souffrance « cruciante » terrible, une vapeur sulfureuse, un effluve ferrugineux montant brusquement des Gouffres ignés de la Terre, tour-

billonnant, l'arrachant à l'Âme maternelle, la clouant à un vide pneumatique, à un antre pulmonaire chaud, mouvant, un cri dans cet antre, dans cette effigie creuse et... le Souvenir rentre dans ses profondeurs avec les Innéités célestes »

Une souffrance cruciante terrible fait penser au martyre du Christ, une vapeur sulfureuse évoque les gaz atmosphériques, *un effluve ferrugineux montant brusquement des Gouffres ignés de la Terre fait allusion aux courants telluriques, l'Âme maternelle* suggère avec force le Grand Tout Universel, l'antre *pulmonaire* chaud et mouvant ne saurait se rapporter qu'au site cardio-pulmonaire où l'âme atterrit lors de son incarnation. C'est le centre des émotions ; c'est là que se trouve notre *jardin* secret et c'est au centre de ce jardin que se dresse le miroir *(la psyché)* qui nous renvoie l'image de notre véritable personnalité sans ces fards et maquillages dont nous nous parons dans notre vie sociale.

Et la mémoire, la mémoire universelle, la mémoire divine, se ferme :
« Elle ne reviendra que par la Science (c'est-à-dire par l'acquis, antonyme de l'inné) », conclut Saint-Yves.

Le deuxième chapitre de *Clefs de l'Orient* traite des *Sexes et de l'Amour.* En 1877, voilà un intertitre qui n'a pas dû passer inaperçu si l'on sait les tabous qui tournaient alors autour de toute évocation de *sexes,* en une société pudibonde et frileuse. Mais là, dans les hauteurs où se plaçait Saint-Yves, nulle malheureuse équivoque ne saurait être entretenue car nous sommes dans un contexte religieux, à entendre bien entendu dans le sens que nous lui donnons habituel-lement dans nos milieux ésotériques. Qui d'ailleurs est tout bonne-ment le sens étymologique.

D'entrée de jeu, Saint-Yves met à l'aise ses lecteurs quand il écrit :
« La question religieuse des Sexes et de l'Amour est réservée dans le Christianisme, celle des Sexes dans les Mystères du Père, celle de l'Amour dans les Mystères du Saint-Esprit. »

[10] *Journal officiel, 14/11/1908, p. 7747, rubrique "Annonces".*

Et il s'empresse d'ajouter :
« Dans la primitive Église, ces Mystères étaient l'objet d'une instruction supérieure, d'une véritable Initiation. »
De fait, il faut avouer que ce chapitre et les idées que Saint-Yves d'Alveydre y développe paraissent quelque peu gênantes. Très vite, on se trouve confronté à des notions philosophiques assez rétrogrades en cela que notre auteur, conforme à certains schémas vulgarisés par les Églises issues du monothéisme primitivement introduit par Moïse et par la Genèse, semble reconnaître la suprématie de l'homme sur la femme.

Or, ne le voilà-t-il pas pris en flagrant délit de contradiction quand on sait le culte qu'il portait à l'encontre de son épouse, Marie-Victoire de Keller ? Si l'on en croit les termes dans lesquels il parlait de celle-ci, on pourrait en déduire qu'il la considérait comme sa maîtresse, dans l'acception véritable et ancienne de ce mot qui, avant de sombrer dans le quotidien des vaudevilles [3], exprimait toutes les qualités spirituelles de la femme et valorisait toute l'influence bénéfique qu'elle avait sur l'homme.

La pensée alveydrienne évolue tout au long de ce chapitre. Parti de la *hiérarchisation* des sexes, le féminin étant, *de facto,* inférieur au masculin, on remarque, au fil des pages, une avancée vers des raisonnements plus nuancés.

Saint-Yves observe avec infiniment de sagesse que :

« dans certains pays d'Europe et ailleurs, la question féminine, agitée au point de vue civil et même politique, donne lieu à des confusions qui peuvent devenir aussi préjudiciables à la paix des Foyers, au repos de la Cité, qu'au bonheur réel des femmes. »

« La Cité et l'État, les choses civiles et politiques, sont le triste apanage de l'Homme, et il ne se le verrait momentanément disputer que

[3] *Dans le théâtre français, maîtresse n'a pas le même sens chez les auteurs classiques, tels Corneille (et Molière ?) ou Racine, par exemple, que chez des auteurs moder nes tels Feydeau ou Sacha Guitry.*

pour le ressaisir tôt ou tard, en accablant du poids de ses droits le Sexe mal inspiré qui en aurait revendiqué le fardeau. »

Notons, pour mémoire, que c'est, douze ans plus tôt, en 1865, qu'était né en Angleterre le *Mouvement des Suffragettes* dont les militantes revendiquaient le droit de vote, ce qui, à l'époque, n'allait pas de soi. Saint-Yves d'Alveydre y était-il opposé ? Y voyait-il un mal pour la société ? Y trouvait-il une contradiction avec la mission spirituelle de la femme ?

L'hommage que Saint-Yves d'Alveydre rend à la femme dépasse pourtant tout ce que certains démagogues ont pu dire jusque là. Li-sez plutôt :

« *Dans le Foyer, dans la Famille, dans la Civilisation, dans l'Économie organique de la Vie, la femme, comme Hevâh dans le nom du Père, comme la Nature dans la Constitution de l'Univers, n'est pas la moitié, mais les trois quarts du Principe masculin.* »

On pourrait par jeu rapprocher cette pensée alveydrienne de cette remarque du biologiste français Jean Rostand (1894-1977) [4] qui écrivit un jour en substance que s'il est vrai que, dans l'embryogenèse, le père et la mère prenaient une part à priori égale si l'on s'en tient à la seule parité chromosomique, il n'en demeure pas moins que l'apport de la mère est en vérité plus important du fait des relations privilégiées que, durant toute la gestation, elle entretient avec le fœtus.

« *Génératrice et conservatrice de la vie, écrit Saint-Yves, des arts, de la civilisation, gardienne des générations, investie par la Nature de l'autorité de substance, c'est dans cet ordre qu'elle peut souhaiter, pour son bonheur, pour celui de l'homme et de l'État social tout entier, de rentrer religieusement, par l'Initiation, dans tous ses droits, d'accomplir tous les devoirs que comportent ses Facultés.* »
Saint-Yves conclut ce chapitre sur ces considérations marquées du sceau de la plus pure spiritualité, loin des tabous de la cité et des

[4] Fils d'Edmond Rostand, écrivain français (auteur de célèbr es pièces de théâtre en vers « Cyrano de Bergerac », « Chantecler », « L 'Aiglon »), Jean Rostand consacra sa vie à la parthé - nogenèse expérimentale, toutes ses publications scientifiques étant empr eintes d'un humanisme que l'on ne rencontre pas toujours dans les publications de ce genr e.

jugements élémentaires des individus ordinaires. Il n'ignore pas que tout homme a en lui une femme qui est son ange gardien, sa protectrice, son « âme sœur » véritable, la voix de sa conscience, le lien qui l'unit à la fois à la terre et au ciel.

« *Jusqu'à présent cependant, dans la Chrétienté, dans Israël, dans l'Islam, la faculté féminine de l'homme, abandonnée à elle-même, subit en plein hasard la fatalité des générations, et la faculté maternelle, livrée à ses seuls instincts, est loin de porter les fruits divins que comporte sa triple nature plastique, psycurgique et intellectuelle, et qu'elle génèrerait certainement si la Science et l'Art de la maternité rendaient à la femme la lumière providentielle et la conscience vitale de sa Prêtrise.* »

Juliette est dans Juliette, aussi dans Roméo !

De même que Saint-Yves d'Alveydre fut l'adepte d'un christianisme éclairé, il fut celui d'un féminisme tout autant éclairé qui s'élève bien au-dessus des revendications matérielles qui ne sont certes pas négligeables mais ne constituent pas l'essence des relations entre sexes pour l'accomplissement de la Loi d'Amour. Nous voilà bien loin de ces interminables discussions sur l'égalité des sexes qui ne ressortissent qu'à un faux débat dont la seule résultante est d'occulter le vrai débat qui concerne les *droits de l'homme,* étant bien entendu que ceux-ci incluent ceux des femmes. Chacun peut observer que c'est dans les pays où sont bafoués en permanence les *droits de l'homme* que les femmes sont le plus maltraitées.

La sexualité et l'amour, en dehors des plaisirs éphémères qu'ils procurent et des liens merveilleux qu'ils sont capables de tisser, concourent en leur finalité à la *ré-union* dans l'Unité primordiale et finale de ces deux côtés d'une même entité que sont l'homme et la femme. Il y a fort à parier que, pour des raisons qu'il serait trop long d'examiner dans le cadre de cet article, cette Unité primordiale et finale soit, sinon de nature, du moins d'essence féminine. La femme est dans l'homme, ce que l'humoriste a traduit par cette formule lapidaire : *l'homme est une femme comme les autres.* On n'écoute jamais assez les humoristes…

Le troisième et dernier chapitre traite des *Mystères de la Mort.* Et la liaison avec le précédent nous est offerte par Saint-Yves lui-même qui commence ce dernier chapitre par ces mots :

« *À jamais suscité par la Nature à se diviser pour se multiplier, à lui donner à Elle tout le mouvement initial, pour que sa forme soit dans sa plénitude cosmogonique, l'Éternel Masculin se laisse posséder par l'Éternel Féminin.* »

« *Entre eux, l'union est indissoluble, totale, parfaite... Tous les principes actifs de l'un entrent en acte dans la substance plastique de l'autre.* »

Comme si cette pensée devenait le pivot de son ouvrage, Saint-Yves d'Alveydre revient avec insistance sur les développements présentés dans le chapitre précédent :

« *Osons le dire : oui, le Père est destructeur, par cela même qu'il est créateur... L'Éternel Féminin conserve seul l'Univers et le défend à jamais contre l'accablante étreinte de l'Éternel Masculin.* »

Dans sa recherche d'une société idéale, juste, équilibrée, voire initiatique, une espèce de *Nouvelle Atlantide* baconienne, en un mot de l'État Social (expression qui reviendra comme un leitmotiv sous sa plume tout au long de son œuvre littéraire), Saint-Yves demande que l'on confie l'éducation des jeunes enfants, garçons et filles, au moins jusqu'à leur dixième année, exclusivement à la mère. « *Que la mère,* écrit-il, *règne en prêtresse-reine sur l'élevage et sur l'éducation première.* » Je ne sais si les analystes freudiens sont totalement d'accord avec ce conseil... Par ailleurs, je crains que le terme d'*élevage* puisse avoir quelque chose de choquant pour les oreilles d'aujourd'hui bien qu'il soit parfaitement approprié si l'on se réfère au strict vocabulaire.

Il faut toujours replacer les faits et les dires dans leur contexte. Aussi n'est-il sans doute pas inutile d'avancer que cet hommage appuyé de Saint-Yves à la femme, *reine-prêtresse,* ne doit pas être sans relation avec l'émerveillement (selon ses propres termes) de sa rencontre avec la comtesse Keller. Il était alors sous le charme de cette rencontre et je prends ici le mot charme dans son sens le plus profond, celui qui évoque l'envoûtement.

Comme tous les Initiés, Saint-Yves d'Alveydre regarde la mort à l'égal d'un passage obligé auquel il est utile de se préparer. Or, s'il est vrai que la mort fait généralement peur, il est sans doute juste de noter que ce qui fait encore plus peur, c'est l'incertitude qui entoure la perspective de la mort. Nul ne sait comment il mourra et les Initiés pressentent que ce passage doit constituer une véritable initiation, avec ses épreuves, avec ses embûches, avec ses inquiétudes et ses doutes. Ne s'agit-il pas au demeurant d'une initiation conduisant à une nouvelle naissance, à une *re-naissance* ?

Par ailleurs, à l'instar de tous les spiritualistes, Saint-Yves n'oublie pas de mentionner que ce passage est vraisemblablement plus difficile, plus douloureux, plus éprouvant, pour ceux qui, tout au long de leur séjour terrestre auront accordé la priorité à l'acquisition et à la conservation des seuls biens matériels, négligeant de ce fait toute recherche d'ordre mystique. Il ne s'agit pas de jeter la pierre aux matérialistes excessifs ; il est plus charitable d'élever nos pensées à l'heure de leur trépas. Hélas ! combien d'entre nous auront préféré chercher à se faire une grande place au soleil, plutôt qu'une petite place dans la *Lumière !*

« Plus, dans l'existence, cette âme s'est enracinée à ses instincts, plus elle s'est oubliée dans sa chair, moins elle a repris science, amour et conscience de la vie immortelle, plus aussi elle est prisonnière de son cadavre, possédée par lui et travaillée par son anéantissement et sa décomposition. »

Dans les « Mystères de la Naissance », nous avons vu l'âme s'incarner dans le corps du bébé à l'heure de sa naissance. À présent, nous la voyons se désincarner avec plus ou moins de facilité ou de souffrance selon la manière dont elle a été traitée par le *libre arbitre* de son hôte.

L'entourage du mourant a un rôle déterminant à jouer.

« Si le prêtre et le médecin, forcés de multiplier leurs services, ne peuvent disposer d'assez de temps pour les prolonger ainsi dans chaque foyer, l'initiation graduée des sexes et des âges est donc nécessaire à l'assistance du mourant comme à la religion du vivant. »

« Ainsi, mère ou père, femme ou mari, fille ou fils, sœur ou frère pourront donner à qui s'en va toute l'aide dont la mort impose le besoin.»

« Et quand le dernier soupir est rendu, quand vous avez fermé les yeux de l'être bien-aimé, ne croyez pas l'âme partie au loin, n'abandonnez pas ce cadavre à la veillée des mercenaires : jamais ce qui l'habitait n'eut plus soif de votre intelligence et faim de votre amour. »

Mais l'entourage familier et familial du mourant ne suffit pas à assurer ce passage dans les meilleures conditions. Aussi, les ancêtres ont-ils également un rôle utile à jouer.

« Reine des épouvantements, quand la mort va s'abattre sur une famille, les ancêtres s'émeuvent longtemps avant qu'elle ait frappé ; pendant le sommeil, ils projettent des images prophétiques dans le cerveau nerveux des femmes : et bien que neutres le plus souvent dans la vie spirituelle, les hommes sont parfois profondément frappés par des songes. »

« Il arrive quelquefois qu'un des ancêtres apparaît aux yeux corporels. »

Les ancêtres, ceux qui ont précédemment disparu du plan terrestre, viennent pour aider le mourant à franchir le miroir, pour le rassurer, pour adoucir les épreuves qui l'attendent, pour lui tendre la main.

« Dans la veille, une tristesse accablante flotte dans l'air, oppresse les poitrines, étrangle la gorge, angoisse les cœurs.»

« Les animaux familiers eux-mêmes sentent l'approche de la destruction ; les chiens hurlent lugubrement, et l'on a vu l'émotion qui agite les ancêtres entraîner jusqu'aux choses inanimées du foyer qui leur est cher. »

« Quand cette puissance cosmogonique du Père veut entrer en acte, avant qu'elle n'ait suscité les causes mortelles du trépas, la Nature s'émeut, l'Éternel Féminin s'agite ; Ionah, la substance cosmogonique

de la vie, frissonne sur la terre et dans les cieux, et les âmes des morts courent avertir les vivants et volent au secours de ce qui va mourir. »

Puis l'âme s'en va vers son destin éthéré, laissant se dissoudre ce corps qui l'a accueilli un temps et avec lequel elle a pu soit se fortifier dans sa spiritualité, soit s'anémier dans un excès de matérialité.

Que devient cette âme ? Que cherche-t-elle ?

« Elle ne le sait : une épave, un point d'appui, une lumière, une voix dans sa propre tourmente. »

Puis, elle est attirée vers son véritable royaume qui n'est pas d'ici-bas.

« Frémissante, elle y vient lentement et s'y réfugie avec ivresse. »

« Elle peut attendre, s'accoutumer, regarder avec sa vue, écouter avec son entendement que l'usage des sens a pervertis. »

« Elle peut briser peu à peu les liens rationnels et moraux de ses passions et de ses facultés, entrevoir distinctement le monde intelligible, déployer ses innéités engourdies depuis la naissance, retrouver son principe ontologique, reprendre possession de sa volonté. »

« Quand elle s'est ainsi reconnue comme un ramier qui se repose avant de repartir, lorsqu'elle se sent capable d'affronter l'Horeb et de s'y orienter, quand elle aperçoit les âmes, les ancêtres et le génie ailé qui l'appelle pour descendre ou pour monter, alors, prête, elle se retourne vers l'être aimant qui l'a portée, prie pour lui, et le pleure de l'autre côté de la vie.

« Longuement, lentement, l'exilée baise ce cœur pieux et désolé, l'emplit d'une douce chaleur éthérée, d'une irradiation délicieuse, le presse d'une étreinte spirituelle exquise, lui disant ainsi dans le verbe ineffable des âmes et des dieux : « Merci ! Adieu ! Non ! au revoir en Dieu ! »

Cet enseignement, d'origine orientale et cabalistique, Saint-Yves d'Alveydre en a présenté les grandes lignes dans cet ouvrage. Il cou-

vre les trois actes importants de la vie que sont : la naissance, l'amour et la mort, tout le reste n'étant qu'anecdotique, juste là pour meubler ou pour tuer le temps. Servi par une plume exceptionnelle, il a su l'orner de ces belles images qui font le meilleur de l'art poétique. À nous de les méditer, c'est à cela que Saint-Yves nous invite et, si vous le permettez, je me joindrais à lui pour vous y inviter à mon tour.

Il va de soi que ces propos alveydriens peuvent sinon choquer du moins étonner nos contemporains. Rien n'oblige à souscrire pleinement à cette vision de la naissance, de l'amour et de la mort. Mais, rien ne nous interdit d'en apprécier la poésie qui court tout au long de cet ouvrage mal connu et que j'ai la faiblesse de considérer à l'égal d'un chef d'œuvre.



Ô Lumière immaculée !
(dessin de Richard Burgsthal pour l'édition de 1910)

*La première partie de l'**Archéomètre** philosophique a pour titre générique : « La sagesse de l'homme et le paganisme », et se répartit en trois chapitres.*

La régression mentale

Dans ce premier chapitre de la première partie, Saint-Yves traite successivement :
- de la définition du paganisme *« état mental régressant de la greffe au sauvageon »,* [1]
- de son caractère « *philosophiste et politicien, antireligieux et antisocial* »,
- de l'anarchie qui est son essence *« état morbide et naturel de l'esprit humain déchu »,*
- de la volonté humaine érigée en Principe « *doctrine prêtée à tort à Pythagore par Fabre d'Olivet* »,
- de la Trimourti que « Krishna avait substituée à la Trinité patriarcale » [2],
- de la mentalité de la troisième caste usurpatrice « *celle des Soudras* [3], *qui ne correspondait qu'à l'enseignement primaire antique et à quelques débris du secondaire* »,
- du rejet de cette caste par les Corps religieux,
- du millénaire du paganisme méditerranéen qui « *est, depuis quatre siècles, l'unique modèle mental et gouvernemental de toutes les Universités européennes, tant sacerdotales que laïques* »,
- de la domination du paganisme sur le Clergé et la Clergie depuis aussi quatre siècles et qui « *estampille tout : sciences, arts, vie, législation, politique et mœurs* »,
- de l'instruction devenue exclusivement païenne « *donnant à chaque lettré diplômé de cette manière la même instruction vulgaire, la même mentalité banalisée* »,
- de l'éducation religieuse réduite à la catéchisation,
- du déséquilibre qui en résulte en faveur du paganisme,
- de l'Être et de l'Avoir, car si « *on peut avoir des milliards et n'être rien, l'instruction ne vaut que selon l'usage qu'on en fait, comme la fortune, le talent, la beauté* »,
- du paganisme expérimental chez l'enfant « *l'instruction publique*

---

[1] *Les textes reproduits en italique sont de la pr opre plume de Saint-Yves d'Alveydre.*
[2] *la Trimourti est la Trinité indienne composée de Brahama, le Créateur, Vichnou, le Conservateur, et Siva, le Destructeur.*
[3] *La dernière des castes brahmaniques.*

déracinée étant l’Arbre de la Mort »,
- du rôle du Père et de la Mère, « *Jésus étant représenté par le Père, l'Église, par la Mère, car la profondeur du lien conjugal mesure toute la hauteur de la Vie éternelle »,*
- de l’École de la Vie, « *l’éducateur devant vivre ce qu’il dit, sous peine d’instruire sans éduquer, ce qui est pire que de laisser dans l’ignorance »,*
- de la vraie richesse « *qui est tout ce qu’on a en propre, à commencer par l’instruction »,*
- de l’évolution païenne de l’enfant, « *due à l’éducation erronée des parents et des maîtres »,*
- du rôle du Prêtre et de celui du catéchisme, « *enseignement primaire de l’Évangile »,*
- de l’Université, dont « *les portes d’airain se referment sur l’enfant qui va redescendre le degré que la Première Communion lui a fait monter, qui va le changer d’âme et d’Esprit ; qui va, soit dresser le jeune esprit dans la rébellion, soit l’étioler dans la contrainte »,*
- de la possession païenne, « *possession infernale s’abattant sur des enfants ».*

COMMENTAIRE :
Dans ce premier chapitre, Saint-Yves d'Alveydre, après avoir défini le paganisme, nous entraîne, à sa suite, de la Synthèse verbale Universelle à la philosophie individuelle [4]. Il nous fait sentir comment sous la pression des lettrés, l’instruction a remplacé l’Éducation, comment *Sophie* a dominé Sophia, comment les corps religieux ont abdiqué, comment la volonté humaine, mère de l’Anarchie, s’est érigée en Principe, comment, enfin, l’Avoir a supplanté l’Être. Puis, prenant en exemple un enfant de son époque, il nous décrit le processus qui le conduit de la famille à l’Université sans âme, en passant par une éducation religieuse incomplète. L’entrée du Royaume du Ciel lui est dissimulée par le désordre du néo-paganisme, issu de la Renaissance, et qui enserre dans ses griffes l’Université comme le Temple. Sous le règne de ce paganisme anarchique, l’Intelligence capitule, l’Esprit se ferme, la Lumière s’occulte.

L’erreur triomphante

[4] *Saint-Yves tient toujours à bien insister sur l’opposition qu’il y a entr e ce qui est synthétique et universel, c'est-à-dire d’essence spirituelle, et ce qui est philosophique et individuel, c'est-à-dir e fait de substance matérielle.*

Dans ce deuxième chapitre de la première partie, Saint-Yves traite successivement :
- du paganisme au temps de Pythagore « *qui esclavageait déjà l'Europe* »,
- de la résistance des Tiers-Ordres ioniens et phéniciens qui « *avaient vicié l'Esprit et bouleversé l'organisation de la Grèce et de l'Italie antiques* »,
- de la qualification discutable de philosophe de Pythagore « *saint Benoît du presque divin Orphée* »,
- des maîtres de Pythagore, « *tous théologiens et prophètes, certains thaumaturges, et qui vont du Sacré Collège étrusque au Sacré Collège de Brahman en passant par la Grande Prêtresse de Delphes, les chefs de l'Église patriarcale, etc.* »,
- de l'Unité religieuse antique « *qui comptait cinq synthèses et alliances superposées* »,
- d'Adam, que « *Moïse appelle la Protosynthèse et la Première Alliance ; AD-AM : Unité et Universalité* »,
- du rôle religieux de Pythagore, « *pieux pèlerin de l'Unité et de l'Universalité patriarcales* »,
- du verbe hiératique d'Orphée « *que Pythagore reconstitua, grâce à la documentation des Temples* »,
- des noms du Verbe dans les deux premières synthèses,
- de la répudiation du paganisme par Pythagore,
- de la maîtrise noachide [5],
- de la destruction de ses propres œuvres par Pythagore « *afin de n'en confier l'essence qu'à la mémoire de ses adeptes* »,
- du rachat de quelques manuscrits par Platon,
- de la persécution des pythagoriciens,
- des Vers Dorés de Pythagore, « *catéchisme du Grand Pan* [6] *et non du panthéisme* »,
- du serment d'Orcos [7] et de la triple certitude : « *l'Existence de Dieu, de son Verbe et de ses Puissances, l'immortalité de l'âme, sa respon-sabilité devant le Tribunal de ce même Verbe et de ces mêmes Puissances* »,

---

[5] *Noachide = descendant de Noé. La Tradition veut que les trois fils de Noé aient été les fondateurs des trois races humaines.*
[6] *Pan, fils d'Hermès, était le dieu des troupeaux et des pâturages dans la mythologie grecque.*
[7] *Dans la mythologie grecque, Orcos était le dieu protecteur du serment.*

- de la fondation du premier État social fondé sur cette triple certitude,
- des trois principaux commentateurs de Lysis [8] : *« Hiéroclès, Dacier et Fabre d'Olivet, qui firent des Vers Dorés une hymne au panthéisme »,*
- des trois races mentales et de leurs rapports avec le christianisme,
- des dangers résultant de la compromission avec le paganisme.

COMMENTAIRE
Dans ce deuxième chapitre, Saint-Yves d'Alveydre nous révèle la véritable physionomie de Pythagore ainsi que la portée de son œuvre. Pythagore, ayant reçu toutes les initiations, se consacra à en tirer la synthèse unitaire et l'étiquette de philosophe qu'on accole à son nom semble, aux yeux de Saint-Yves, à la fois, beaucoup et pas assez. Pythagore, continuateur d'Orphée, dont il a reconstitué le message grâce à la documentation des Temples, adopte ici une figure de patriarche que ses commentateurs semblent avoir, volontairement ou non, délaissée. Parmi ceux-ci, Hiéraclès, Dacier et Fabre d'Olivet ont trahi sa pensée sous un flot de considérations personnelles débouchant sur des conclusions fort éloignées et souvent opposées à la pensée pythagoricienne. Cette accumulation d'erreurs, ces déformations grossières, le souci exclusif de la lettre au détriment de l'Esprit, ont engendré le néo-paganisme de la Renaissance qui triomphe, comme nous l'allons voir, dans le troisième chapitre.

La mort spirituelle

Dans ce troisième chapitre de la première partie, Saint-Yves traite successivement :
- de la naissance de l'humanisme au XIVe siècle, à la Cour pontificale, qui *« a surpris, ébloui, suborné l'Église enseignante dans sa plus haute représentation humaine : Papes et Cardinaux »,*
- de son esprit *« mortel à tout état synthétique et vivant, religieux et social »,*
- de son action sur l'État social chrétien, par *« le démembrement de l'Église et des États-Généraux de Notre Seigneur Jésus-Christ et dont le vrai nom est l'Anarchie, l'Individualisme, l'Envie et la Cupidité et qui souille tout ce qu'elle usurpe et touche »,*

[8] *Philosophe grec, disciple de Pythagore.*

- de la réaction des Papes et de l'Église enseignante « *qui se sont laissés aller au vertige de l'abîme dont nous touchons aujourd'hui le fond* »,
- du résultat païen de l'humanisme,
- des deux esprits de l'Histoire, du Principe de la Sociologie et de sa clef, qui est « *dans tous les Livres Saints, depuis les Patriarches jusqu'à l'Évangile* »,
- des lois régulatrices de l'humanisme qui, « *en acte, sont le christianisme lui-même, dans sa maîtrise première sur les Gentils* »,
- des trois ordres sociaux et des trois degrés d'enseignement qui s'y rapportent.

COMMENTAIRE
Dans ce chapitre, Saint-Yves d'Alveydre nous retrace l'évolution du néo-paganisme de la Renaissance qui, depuis maintenant plus de cinq siècles, s'est imposé, par le truchement de l'humanisme moderne, aux Universités aussi bien qu'à un pontificat décadent et complice. Il nous démontre comment, sous le couvert de ce même humanisme, le néo-paganisme a démembré l'État social pour ériger sur ses ruines l'État politique. La destruction des trois ordres sociaux : Économique, Juridique, Enseignant, et des trois degrés d'enseignement : catéchisation, initiation, prêtrise, a achevé la déchristianisation de l'Europe. C'est, après la régression mentale et l'erreur triomphante, la mort spirituelle qui est leur aboutissement inéluctable.
Sur un des deux plateaux de la balance, Saint-Yves d'Alveydre a placé le paganisme dont il a montré le cheminement, les complicités et le triomphe actuel. Sur le plateau opposé, il va maintenant déposer le christianisme. De quel côté le fléau penchera-t-il ?

La seconde partie de *l'Archéomètre philosophique* a pour titre générique : « La sagesse de Dieu et le christianisme ». Comme la première partie, elle se répartit en trois chapitres.

La Voie

Dans le premier chapitre de cette seconde partie, Saint-Yves traite successivement :
- de la mathèse chrétienne [9],
- de la reconstitution de la protosynthèse « *suivant la double métho-*

de objective et son double critère » [10],
- de ses guides en la matière : *« saint Augustin, saint Jean, saint Paul et saint Pierre, Moïse, Jacob, le brahmanisme »,*
- de l'Évangile, de Jésus, de l'A-MA-TH qui est *« le Miracle de la Vie, sa Manifestation dans l'Existence Universelle »,*
- de la Quaballe et de ses clefs,
- du Sceau du Dieu-Vivant dans les Védas et dans l'Arka-Metra [11],
- du nom de Jésus et de ses correspondances : *« en sanscrit, ISH si-gnifie Seigneur »,*
- des cycles sociaux des Patriarches,
- de l'origine de la religion *« qui ne provient pas de l'ignorance ou de la peur, ainsi que l'a affirmé Voltaire, mais de deux révélations qui ont conduit les hommes au vrai système du Monde et au vrai système de l'Humanité »,*
- de la Loi philosophique *« qui ne conduit pas à la Vérité qui est la Vie mais s'en éloigne alors que l'avènement des philosophes au Gouvernement des Sociétés ouvre toujours la liquidation de ces dernières ».*

COMMENTAIRE

Dans ce chapitre, Saint-Yves d'Alveydre, s'appuyant sur la mathèse chrétienne, sur les guides qui jalonnent le chemin de l'Initié, s'attache à démontrer que le christianisme est la seule religion. Pour cela, il recherche l'origine commune des Livres sacrés et l'unité des Universités antiques. Puis il détermine les trois critères qui se partagent l'esprit humain classés selon l'ordre de leurs influences. Il approfondit tour à tour ces trois critères dans leurs trois degrés ascendants : positif, comparatif et superlatif. De cette étude, il déduit que la science n'est pas un produit de l'esprit humain, que la pensée humaine est la réflexion de l'incidence universelle, que la loi d'attraction universelle est le fait cosmique suprême, que l'Harmonie témoigne d'une suprême Raison, que le corps n'implique pas l'état matériel,

---

[9] *Saint-Yves d'Alveydre donne le nom de mathèse au christianisme en cela qu'il r eprésente, selon lui, la seule religion dont toutes les autr es ne sont que le démembr ement.*
[10] *Pour Saint-Yves, la protosynthèse est l'ensemble des enseignements traditionnels oraux ou écrits antérieurs au christianisme.*
[11] *Arka-Metra est, selon Saint-Yves, l'origine védique du mot ar chéomètre.*

que l'homme ne crée pas les Nombres. Et il conclut en écrivant : « *La Science est la Vérité constitutive de l'univers visible, son fait légiféré ; la Vie est la Vérité constituante des deux Univers, visible et invisible, leur Principe légiférant Verbal* ».

La Vérité

Dans le deuxième chapitre de cette seconde partie, Saint-Yves traite successivement :
- de l'identité du christianisme avant et après l'Incarnation,
- de la constitution de la première Église « *autrement dit du premier État social terrestre, en correspondance avec le Céleste, avant que l'Humanité ne perdît successivement, par sa propre faute, tout un régime de facultés dont une seule lui reste : la Conscience ; Jésus lui avait tout rendu, l'esprit païen lui a tout fait perdre de nouveau* »,
- de la nécessité d'un seul Pasteur, seule unité possible,
- d'AD-AM, « *premier chef ecclésial terrestre* »,
- des aspects de la trinité (voir tableau page 277),
- de l'importance du nom du Père : « IHOH, Dieu-Vie »,
- du Nombre 1440, « *ce Nombre étant dans la langue angélique primordiale (celle des Correspondances de la parole et du Verbe) le mot AThMa, le rayon de la circonférence, l'Âme divine de l'Univers divin* »,
- de la division des langues par les Patriarches antiques en pracrites, sauvageonnes ou naturelles et dévanagaries « *langues de Cités divines, de civilisation céleste, autrement dit repérées sur la Parole cosmologique du Verbe* »,
- de la concordance des Livres Sacrés.

COMMENTAIRE
Dans ce chapitre, Saint-Yves d'Alveydre pénètre plus avant dans le domaine des choses saintes et cachées, dans les secrets tapis derrière les récits et les préceptes des Livres Sacrés. Nous verrons plus loin toute l'importance ésotérique des langues antiques que l'instruction païenne appelle mortes. Avec force, Saint-Yves affirme l'existence d'une Religion unique, le christianisme, vers lequel, dès le commencement, confluèrent toutes les mysticités.

La Vie

Dans le troisième chapitre de cette seconde partie, Saint-Yves traite successivement :
- du Canon organique de vie de l'Humanité et sa Révélation,
- du canon social de la Tradition sacrée,
- de la Vie divine et de la révélation des Mystères,
- des correspondances liturgiques,
- de NOËL [12] *« qui marque le renouvellement universel, au moment où le soleil remonte vers l'écliptique »,*
- du Verbe Incarné *« qui résume toute la Tradition »,*
- du double Univers SheM et A-Rets,
- de l'Ascension, *« remontée du Messie éternel au sommet de la triple Église, sur le Trône et sur la Couronne de Gloire »,*
- de la Pentecôte, *« clef de la Vie éternelle »,*
- de l'œuvre de Krishna, fondateur de l'Agarttha,
- de l'état de l'Homme réintégré.

COMMENTAIRE

Dans ce dernier chapitre, Saint-Yves d'Alveydre, après avoir montré l'origine de la Tradition et la Voie de l'Initiation, nous révèle la clef de la Révélation des Mystères qui conduisent ceux qui en sont dignes à l'État social chrétien. La vie divine nous est exposée, ici, dans toute sa richesse et dans toute sa chaleur face au paganisme glacial qui porte la mort en lui et qui se dévore.



Le cheminement initiatique (commentaire général)

---

[12] Contraction de Neue Heil qui signifie littéralement Nouveau Salut. Ces deux mots se retrouvent respectivement dans l'anglais et dans l'allemand modernes, avec la même signification. Bien avant nous, les Anciens avaient observé que c'est à partir de ce Neue Heil (Noël) que la nature recommence le cycle qui la conduira au printemps et à l'été jusqu'au temps des moissons. Ce n'est pas un hasard si la Tradition a fait naître Jésus-Christ la nuit de Noël puisque lui-même se trouve au commencement d'un nouveau cycle de Vie, à l'aurore d'une grande promesse, d'un nouveau Salut pour l'humanité.

Je me garderai bien de prétendre avoir donné dans les pages qui précèdent un compte-rendu exhaustif de la partie philosophique de l'Archéomètre de Saint-Yves d'Alveydre. J’ai seulement voulu évoquer les grandes périodes de la dialectique archéométrique, ne pouvant entrer dans l’analyse détaillée de chacune d’entre elles. Et ceci, à cause de l’impossibilité matérielle d’une étude approfondie dans le cadre de cet article.

Pour l’heure, je voudrais attirer l’attention du lecteur sur le plan suivi par Saint-Yves d'Alveydre dans la composition de ce Livre I. Si nous reprenons les titres des six chapitres et si nous les inscrivons dans un tableau comparatif (nous retrouvons ici les deux plateaux de la balance), nous obtenons ceci :

	1e PARTIE *La Sagesse de l’Homme et le paganisme*	2nd PARTIE *La Sagesse de Dieu et le christianisme*
Chapitre 1	La régression mentale	La Voie
Chapitre 2	L’erreur triomphante	La Vérité
Chapitre 3	La mort spirituelle	La Vie

En regardant ce tableau, ne voyons-nous pas se profiler un schéma bien connu des divers courants de la pensée gnostique, à savoir les trois étapes de la Chute suivies des trois étapes de la Réintégration ?

Or, si nous savons que Saint-Yves d'Alveydre n’appartint à aucune des sociétés initiatiques de son temps, nous n’ignorons pas, en échange, qu’il avait étudié avec attention les enseignements diffusés par ces différentes sociétés. Par la construction de ce Livre I de l'Archéomètre, Saint-Yves se rattache aux courants martinézien et saint-martinien (dont son ami Papus était, alors, le fidèle restaurateur) et, par delà ces courants nés vers la fin du XVIIIe siècle, au grand ensemble gnostique comme en témoigne une analyse de cette œuvre.
Employons-nous donc à retrouver le schéma gnostique dans les deux parties et les six chapitres de l'Archéomètre philosophique.

PREMIÈRE PARTIE : LA CHUTE

Chapitre 1 : La régression mentale

L'Homme Universel, AD-AM, créé à l'image de Dieu et placé au centre de l'univers pour L'y représenter, muni de la Parole toute-puissante, *prévariqua* [13] à son tour comme l'avait fait antérieurement l'ange rebelle, Lucifer, le porteur de la Lumière qui avait *mobilisé* le Feu Fixe. AD-AM avait été placé en aspect de Dieu [14] comme sur l'arbre séphirotique Malkuth (le Royaume) est placé en aspect de Kéther (la Couronne). En prévariquant, AD-AM s'est déplacé jusqu'à ne plus être en aspect de Dieu, en conséquence de quoi il a perdu la faculté de prononcer la Parole toute-puissante, il s'est englué dans les Ténèbres et son esprit, à l'origine omniscient, s'est enfoncé dans le doute et l'ignorance. C'est le premier pas vers la CHUTE.

Chapitre 2 : l'erreur triomphante

Pour pallier la perte de la Parole toute-puissante, l'Homme a inventé une parole substituée qui, étant sans écho dans le plan divin, l'a conduit de la Sagesse vraie et éternelle de Dieu vers une science parcellaire et temporelle que ses yeux devenus imparfaits prennent pour la Vérité. C'est le deuxième pas vers la CHUTE.

Chapitre 3 : la mort spirituelle

S'enfonçant de plus en plus dans les Ténèbres, poussant de plus en

---

[13] Prévariquer est un verbe très souvent employé par Martinès de Pasqually. Nous ne saurions en trouver de plus juste. Ce verbe qui vient du verbe latin præ varicari (mar cher de travers) signifie de manière générale : manquer aux devoirs de sa charge. Il y a bien, en ef fet, dans la Chute, les deux idées contenues dans ce verbe puisque AD-AM manqua aux devoirs de sa charge qui était de représenter Dieu dans l'univers créé, et, en mar chant de travers, il finit par ne plus êtr e en aspect du Créateur, ce qui a entraîné sa perte.

[14] Aspect vient également du latin et, plus précisément, du verbe aspicer e qui veut dire : jeter les yeux sur un objet. AD-AM fut donc en aspect de Dieu aussi longtemps qu'il put le r egarder en face comme cela lui était permis pour l'accomplissement de sa mission.
Ce terme est couramment employé en astr ologie quand on veut parler de deux astr es qui se trouvent en conjonction, en opposition, en trine, en quadrille ou en sextile.

plus loin son erreur, prenant toujours davantage la parole substituée pour la Parole toute-puissante et la science temporelle pour la Sagesse éternelle, l'homme a consommé son retrait du plan divin, ne conservant en lui qu'une faible lueur *(une Shékina)* cachée par les écorces de son mental. C'est le troisième et dernier pas (le tré-pas) vers la CHUTE.

Mais Dieu n'abandonne pas ses créatures. Il est venu lui-même nous le rappeler en s'incarnant parmi nous. Il nous offre toujours la possibilité de revenir dans le droit chemin, de nous extirper des Ténèbres.

SECONDE PARTIE : LA RÉINTÉGRATION

Chapitre 1 : la Voie
C'est *l'Initiation,* faite d'humilité et de confiance. C'est le premier acte volontaire pour *re-naître.* C'est le *désir.* C'est le premier pas vers la RÉINTÉGRATION.

Chapitre 2 : la Vérité
C'est *l'adeptat,* fait de recherche laborieuse et de réflexion. C'est la volonté d'acquérir par le travail et les épreuves la connaissance des Sciences et des Arts, des Lois et des Principes qui régissent l'Homme et l'Univers. C'est le deuxième pas vers la RÉINTÉGRATION.

Chapitre 3 : la Vie
C'est la *maîtrise* de ses passions, le renoncement aux fausses lumières. C'est la Communion avec l'Archétype qui est Dieu. C'est la transmutation mystique de notre corps et de notre sang avec l'aide du Corps et du Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est la véritable renaissance, celle des Dwijas (deux fois nés, c'est-à-dire nés sur deux plans...). C'est le troisième pas vers la RÉINTÉGRATION. Et c'est aussi un trépas *(tré-pas)* puisqu'il s'agit cette fois de mourir à la vie matérielle (de dépouiller le vieil homme), c'est-à-dire d'échapper à la mort.

« *Je suis la régression, l'erreur et la mort* », dit le paganisme.
« *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie* », proclame le christianisme.

Le lecteur quelque peu averti des choses de l'initiation n'aura pas été sans observer la graduation trinitaire, d'abord de la chute, puis de la réintégration. Ce ne doit quand même pas être seulement une heureuse coïncidence si la plupart des initiations se déclinent en trois grades. La distinction se fait entre celles qui mènent à la chute et celles qui conduisent à la réintégration.

L'Archéomètre peut-il aider *l'Homme de Désir* [15] à trouver la Voie, à contempler la Vérité, à revenir à la Vie ? Est-il la géométrie de la parole toute-puissante que Dieu avait confiée à AD-AM ?

La Parole est-elle un mot, maintenant imprononçable [16] ? Est-elle une Note qu'aucun musicien, même Mozart, n'a pu tirer de son instrument ? Est-elle une Couleur qu'aucun peintre, même Léonard de Vinci, n'a pu fixer sur sa toile ? Est-elle un Nombre qu'aucun mathématicien, même Pythagore, n'a pu isoler des combinaisons arithmétiques ? Est-elle une Forme qu'aucun géomètre n'a pu tracer sur la terre ou dans le ciel ?

L'étude des différentes composantes de l'Archéomètre devrait nous aider à répondre, au moins partiellement, à ces questions, à retrouver peut-être la Parole perdue, le Mot sacré et imprononçable, but suprême de tout cursus initiatique.

---

[15] Expression empruntée à la terminologie saint-martinienne. L'homme de Désir est celui qui, ayant pu s'échapper du torrent (terminologie martinézienne), emploie son passage terrestre à retrouver l'état primordial par la conjugaison de la prière et de la connaissance qui, toutes deux, convergent vers l'Amour.

[16] Toutes les sociétés initiatiques ont fait et font encore un grand usage du mot que l'on ne peut retrouver qu'après maintes épreuves et que l'on ne peut prononcer que dans des circonstances et des conditions bien définies. On peut également noter que les Anglais traduisent le Verbe par Mot : « In the beginning was the Word » (Au commencement était le mot).

L'Archéomètre dynamique

Par Antoine de l'Aigle

Vers une perception dynamique de l'Archéomètre

Les figures numérotées de 1 à 4 sont placées dans les pages III et IV de couverture. La figure n°5 décore la première page de couverture.

L'Archéomètre, à la fois livre-recueil de notes et instrument scientifique [1], apparaît à l'aube du XXe siècle.

Inventé par l'écrivain ésotériste Alexandre Saint-Yves, marquis d'Alveydre, l'appareil est mis sur le devant de la scène spiritualiste par le Docteur Gérard Encausse, Papus.

L'œuvre du Marquis, aboutissement de nombreuses années de recherches ardues et solitaires, est, encore aujourd'hui, restée mystérieuse et tous ses secrets n'ont pas encore été percés, loin s'en faut ! L'instrument, protégé d'éventuels appétits industriels par un brevet français et anglais, fit l'objet d'une publication descriptive publiée en 1911 après la mort de son inventeur par le groupe des *Amis de Saint-Yves.* Papus, fidèle à son tempérament, en avait pris la tête, avec l'accord des héritiers de celui qu'il considérait comme son maître intellectuel. Les travaux du Marquis furent ainsi sauvés de l'oubli même si leur diffusion sera réservée à un cercle restreint d'initiés. Quelques exégèses virent le jour, au fil du temps, mais la reconstitution même de l'appareil resta du domaine de l'intention, la tâche se révélant particulièrement ardue, du fait du peu d'informations concrètes disponibles.

Les techniques modernes – et l'outil informatique allié à Internet – permettent une approche novatrice et une mise en commun des recherches et des travaux actuels.

L'étude qui suit a pour seule ambition d'ouvrir de nouvelles pistes de recherches en la matière, en considérant notamment que, par son

[1] *Pour éviter toute ambiguïté dans la suite du texte, les caractèr es italiques seront utilisés pour désigner le livre. Les caractères droits représenteront l'instrument.*

principe même et par la reconstitution matérielle qui y est proposée, l'Archéomètre se révèle comme un instrument dynamique et non comme une simple représentation statique.
Dans cet objectif seront ainsi successivement examinés :
• l'apparition de l'Archéomètre,
• sa conception générale et ses prédécesseurs,
• son caractère dynamique et non statique,
• sa réalisation concrète et l'intérêt de l'outil informatique, dans les recherches actuelles.
Loin d'être un achèvement il s'agit ici d'exposer un point d'étape et de manifester la volonté de mise en commun de travaux toujours en cours. L'Archéomètre, par sa complexité même, restera un rêve inachevé mais générateur de belles découvertes lors du cheminement sur le Sentier.

L'apparition de l'Archéomètre

Le grand public, quand même un peu spécialisé, entend parler pour la première fois de l'Archéomètre de Saint-Yves le 26 septembre 1900, lors d'une présentation effectuée par Papus devant le Congrès spirite et spiritualiste international qui se tint à Paris, 8 rue d'Athènes.
Le facétieux Jules Bois [2] rend compte de la démonstration dans son ouvrage *Le Monde invisible* [3] du ton irrévérencieux de celui à qui on ne la fait pas : brûlant ce qu'il a jadis adoré, il y étrille joyeusement les occultistes de la Belle Époque qui furent pour certains, ses compagnons. Saint-Yves d'Alveydre et Papus sont sa cible :

« On nous a montré un instrument, qui, paraît-il, doit apporter la synthèse universelle et qui est baptisé "l'Archéomètre". (…) Là-dedans se trouvent, paraît-il, la clef de toutes les sagesses, la facilité d'apprendre en six mois la langue chinoise, l'anagramme de Jésus, Bouddha, Maria, que sais-je encore… Personne au congrès n'y a rien compris, pas même son inventeur. »

Trois ans après la présentation publique rapportée par Jules Bois, Saint-Yves dépose un brevet auprès de l'Office National de la Propriété

[2] *Jules Bois : 1868-1943*

Industrielle – aujourd'hui I.N.P.I [3]. – , puis il confirme son souhait de protéger son invention par un dépôt de brevet en Angleterre.
L'un de ses proches, Charles Gougy [4], architecte, publie à ce moment-là un article sur « Le système verbal et musical de Monsieur le Marquis de Saint-Yves » tout d'abord dans la revue *L'Art sacré,* en février 1903, puis, trois mois plus tard dans le numéro 8 de la revue *L'Initiation.* Il y indique que le Marquis avait commencé ses travaux sur ce sujet vers 1895. Son biographe F.-Ch. Barlet [5] envisagera ces recherches comme le fruit d'une illumination quasi mystique :
« (…) à la suite d'une cérémonie sacrée, il reçut une inspiration subite qu'il a toujours attribuée à l'âme de sa femme : c'était la clef de l'Archéomètre [2]. »

Saint-Yves meurt le 5 février 1909 à Pau. L'Archéomètre reste inachevé et existe uniquement à l'état de notes et de deux brevets déposés à Paris et à Londres. Papus prend contact avec le Comte Alexandre Keller [6], fils de Marie-Victoire, l'épouse de Saint-Yves d'Alveydre. Il lui propose de recevoir, conserver et mettre en publication l'œuvre de notre regretté maître et d'organiser un musée de l'œuvre de Saint-Yves d'Alveydre (…) [dans lequel] les volumes de sa bibliothèque (…) seront mis à la disposition des chercheurs. Ce musée intégrera un dépôt central des œuvres déjà publiées du Marquis. *Les Amis de Saint-Yves* voient le jour. Papus, à qui Barlet s'oppose dans cette entreprise [7], reçoit le soutien d'Alexandre Keller.
Dès novembre 1910, la revue *La Gnose,* très vraisemblablement alimentée par Barlet, publie une série d'articles sur l'Archéomètre, sous la signature d'un certain T : il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une signature collective regroupant Palingénius (René Guénon), Marnès (Albéric Thomas) voire Synésius (Fabre des Essarts). Ces articles ont été rassemblés en 1996 par Bruno Happel dans l'ouvrage *René Guénon et l'Archéomètre* [11].

---

[3] *Institut National de la propriété Industrielle 26 bis rue de Saint-Pétersbourg 75800 Paris Cedex 08*
[4] *Charles Gougy fut le rédacteur – unique, semble-t-il – du Livr e III de L'Archéomètre traitant des adaptations ce celui-ci aux arts décoratifs, graphiques et plastiques, ainsi qu'à la musique.*
[5] *F.-Ch. Barlet (pseudonyme d'Albert Faucheux, fonctionnaire au ministère de l'Intérieur), érudit, astrologue et passionné d'alchimie : 1838-1921.*
[6] *Alexandre Keller : 1859-1938.*
[7] *très vraisemblablement influencé par René Guénon.*

Le 22 janvier 1912, Papus annonce la publication de *L'Archéomètre* au Comte Keller. Datée de l'année 1911, la monographie comporte 332 pages, 5 planches en couleur, 10 portraits et 100 figures. Elle vient d'être éditée chez Dorbon-Ainé.
Plusieurs éditions lui succéderont, inégales en qualité, mais toujours coûteuses et à tirages confidentiels :
• 1934 : 2e édition, chez Dorbon-Ainé ;
• 1977 : 3e édition, aux éditions de la Tour des Dragons ;
• 1977 : fac-similé de l'édition originale aux Éditions Rosicruciennes ;
• 1977 : aux Éditions Gutemberg Reprints (500 exemplaires) ;
• 1986 : fac-similé de la 2e édition, chez Pierre Ébrard du Rocal et Guy Trédaniel.
Une dernière édition existe sous une forme numérique (et gratuite !) : il s'agit de la reproduction de l'édition originale, disponible sur Internet et téléchargeable sur le site de la Bibliothèque Nationale de France [8].

La conception générale de l'Archéomètre et ses précurseurs

Mais, en définitive, qu'est-ce que l'Archéomètre et qu'en savons-nous aujourd'hui ? L'exergue de l'ouvrage éponyme nous le dit : c'est la clef de toutes les religions et de toutes les sciences de l'Antiquité. [C'est la] réforme synthétique de tous les Arts contemporains.
Papus, lyrique, s'enthousiasme dans son avant-propos à *L'Archéomètre :* « *L'Archéomètre, c'est l'instrument utilisé par les Anciens pour la construction de tous les mythes ésotériques des religions. C'est le canon de l'Art antique dans ses diverses manifestations architecturales, musicales, poétiques ou théogoniques. C'est le ciel qui parle : chaque étoile, chaque constellation deviennent une lettre ou une phrase, ou un nom divin éclairant d'un jour nouveau les anciennes traditions de tous les peuples [16].* »

Car l'Archéomètre se veut d'abord et avant tout une clef universelle permettant d'accéder aux principes mêmes de la compréhension du Monde. Cette clef – et nombre d'ésotéristes l'ont recherchée, chacun à leur manière – constitue à la fois une méthode d'intelligibilité et

[8] *http://gallica2.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k118931t.*

un moyen d'action. Des exemples connus peuvent être cités, comme le Zodiaque, le Tarot de Marseille [9], le Yi-King [10].
La force de ces différents systèmes ne réside pas dans la complexité de leurs composants, mais bien dans celle de leurs combinaisons, d'ailleurs toujours dynamiques : les planètes se déplacent sur le Zodiaque, les lames du Tarot, mélangées et distribuées, composent une combinatoire complexe, les signes du Yi-King se combinent par le jeu d'un hasard révélateur. L'Archéomètre n'échappe pas à cette règle en faisant s'interpénétrer le zodiaque et ses composantes fixes et mobiles, les couleurs, les alphabets anciens et particulièrement l'alphabet hébreu, les nombres, les notes de musique.
Pour sa part, Saint-Yves décrit son invention plus sobrement, dans son brevet : « *c'est un instrument de précision, rapporteur cyclique* [11]*, code cosmologique des hautes études religieuses, scientifiques et artistiques.* »

On le voit, le dessein de Saint-Yves est ambitieux, à la fois scientifique et métaphysique : pour lui, l'Archéomètre s'inscrit dans la recherche humaniste d'une universalité des connaissances :
« *Instrument de précision des hautes sciences et des arts correspondants (…) il les ramène à leur principe unique et universel, à leur concordance mutuelle et à leur synthèse synarchique [16].* »
L'idée est dans l'air du temps. Le besoin d'une synthèse remontant aux sources de la science se fait sentir [12].

Ce retour à un départ originel, à un centre commun qui se révèle, c'est la notion de mathèse développée notamment par J. Malfatti au milieu du XIXe siècle. Cette *mathèse* [13] existe dès l'origine du Monde. Elle est voilée par l'utilisation de la symbolique qui constitue une précaution contre l'ignorance des profanes.
E. Salverte avait, dans la deuxième décennie du XIXe siècle développé une théorie similaire : seules les sciences occultes, étudiées dans le secret des temples, permettaient d'apprécier le point de connaissance où en étaient arrivés les Anciens.

---

[9] qu'Eliphas Lévi appelait d'ailleurs Clavicule – c'est-à-dire clef – universelle.
[10] que Saint-Yves ne manque pas d'utiliser dans un schéma archéométrique, où le Yi-King est marié au sanscrit : cf. Trigrammes de Fo-Hi (Rapports avec le sanscrit).
[11] et encyclopédique, précise même le brevet anglais.
[12] cf. Lorenz Oken - 1779-1851.
[13] du gr. mathesis, faculté de s'instruire.

D'autres penseurs avaient tenté de systématiser cette idée, voire de la mécaniser : héritier spirituel de Raymond Lulle [14] puis des humanistes de la Renaissance et de leur *Ars Memoria,* Leibniz [15] développe une symbolique mathématique particulière et se base sur celle-ci pour construire une machine à calculer qui sera, en quelque sorte, l'ancêtre de nos modernes ordinateurs. Il tentera de l'intégrer dans une notion plus générale, sa caractéristique universelle qu'il voulait pouvoir appliquer à tous les domaines.
Et puis surtout Hoëné Wronski [16] qui réalisa son curieux *Prognomètre,* décrit par Éliphas Lévi comme une machine à prédire [7]. Quand il était convenablement manipulé, des jeux mécaniques faisaient apparaître des sentences ou des axiomes fondamentaux, base de toutes les sciences [17]. Éliphas Lévi avait acheté cette machine chez un brocanteur. On en a perdu la trace aujourd'hui, mais Saint-Yves en a très vraisemblablement eu connaissance [18]. Victor-Emile Michelet se souvient, en 1937, de l'avoir eu entre ses mains [14] :

Figure 1 : Le Prognomètre – ou Prognoscope – de Wronski

« Le "Prognomètre" de Wronski, qu'il me fut donné de mettre en fonction quelques instants, consistait en un mécanisme de cuivre dont le jeu pouvait offrir des réponses à des questions métaphysiques. Il me parut établi sur le symbolisme zodiacal dont l'écho affaibli anime les vibrations des lames du Tarot. »
À la même époque, un autre cherchant, Adolphe Bertet [19] a pu élaborer un diagramme évoquant l'Archéomètre.

---

[14] Raymond Lulle, mort en 1315, s'était inspiré d'une machine à prédir e d'origine arabe, la za'irja d'Ibn Khaldûn, dont la description minutieuse évoque furieusement l'Ar chéomètre [12].
[15] Gottfried Wilhelm von Leibniz : 1646 – 1716.
[16] Hoëné Wronski : 1776-1853.
[17] Jules Verne évoquera de manière à peine voilée le Pr ognomètre dans Maître Zacharius, nouvelle fantastique parue en 1854. Balzac, qui admirait W ronski, s'en est inspiré pour Louis Lambert (1832) et La r echerche de l'absolu (1834).
[18] Le Prognomètre avait été légué par Éliphas Lévi au Comte Georges de Mniszech (1822-1881), gendre de madame Hanska et, de ce fait, cousin par alliance de Marie-V ictoire, la femme de Saint-Yves.
[19] Bertet (Adolphe) Saint-Pierre d'Albigny 1812-1875. Notaire et avocat. Auteur d'un certain nombre de publications sur la Savoie et, pour l'objet qui nous concer ne, auteur, sous le pseudonyme du Paysan de Saint-Pierr e de Le Papisme et la Civilisation au tribunal de l'Évangile éternel, Chambéry, 1870. Le frontispice de l'ouvrage représente une figure (statique) qui a beaucoup d'analogies avec l'Ar chéomètre. À ne pas confondre avec Adolphe Berthet, pseudonyme de Joseph Esquir ol, ami de J.-K. Huysmans.

Ultérieurement, des ésotéristes occultisants comme P.-V. Piobb [20] ou encore Énel [21] s'essayèrent à des travaux similaires.
Soixante-cinq ans après la présentation publique de l'Archéomètre, l'écrivain et philosophe contemporain Raymond Abellio [22] exposait sa propre clef de lecture du Monde dans *La structure absolue.* Il y voyait un système universel s'appliquant à tous les domaines de la pensée humaine, à toute histoire, collective ou individuelle.

L'Archéomètre dynamique

Plusieurs textes évoquent le caractère dynamique de l'Archéomètre. En premier lieu, la démonstration de Papus, parue dans le compte rendu du *Congrès spirite et spiritualiste international* de 1900 : les expériences y sont nombreuses et explicites (voir article suivant).

Ces démonstrations sont confirmées par le témoignage à la fois sarcastique et précis de Jules Bois, déjà cité [3] :
« Ce sont, sur un carton, des triangles jaunes, rouges et bleus, avec des insignes et des numéros. On le remonte avec une clef, comme une montre. Ce papier se met en mouvement, mais, mal attaché, tombe à chaque instant. »
Ainsi, Papus fait tourner les cercles d'un Archéomètre pas très au point – si l'on en croit Jules Bois – mais devant une assistance que le compte-rendu décrit comme enthousiaste. Et le témoignage est intéressant, car on y apprend que :
1. l'Archéomètre est en carton et en papier ;
2. il comporte des parties colorées (Papus précisera qu'il s'agit d'une figure lithographiée [8]) ;
3. l'un de ses éléments constituants est fixé sur un moteur d'horlogerie ;
4. ipso facto, il possède une partie fixe et une partie mobile [23].

---

[20] Comte Pierre Vincenti (1874-1942) , avec sa Clef universelle des sciences secrètes [15].
[21] Énel : Michel Vladimirovitch Skariatine (1883-1963), avec La trilogie de la Rota [10]. Par une étrange (?) coïncidence, Énel était un camarade de régiment du Comte Alexandr e Keller, fils de Marie-Victoire et exécuteur testamentaire de Saint-Yves quant à la publication de son œuvre posthume. Le Comte Keller avait par ailleurs épousé la pr opre sœur d'Enel, Irène Wladimirovna.
[22] Raymond Abellio (Georges Soulès) : 1907-1986.
[23] sauf si l'on considère que c'est l'ensemble qui tour ne. Mais Saint-Yves a toujours parlé d'un instrument et non d'un simple diagramme.

Trente-sept années plus tard, Victor-Émile Michelet se remémorera *« avoir vu pivoter, sous les mains de Saint-Yves, les cercles de carton couverts des secrets du Zodiaque, et leurs secteurs répondre à [ses] questions [14] ».*

Et, de fait, si l'on se reporte attentivement à la description rapportée par *Les Amis de Saint-Yves dans L'Archéomètre,* à partir des notes mêmes de l'auteur, on s'aperçoit qu'il existe deux couronnes mobiles et très vraisemblablement solidaires. L'instrument archéométrique comporte en effet sept zones se répartissant comme suit :
1. un double cercle de 360° dont chacun évolue en sens inverse ;
2. une zone duodécennale, ou Zodiac (sic) des lettres modales ;
3. une zone *mobilisable* ou planétaire des lettres ;
4. une zone Zodiacale astrale *fixe ;*
5. une zone planétaire astrale *mobilisable ;*
6. une zone de 12 angles et de 4 triangles équilatéraux ;
7. un cercle central renfermant une portée musicale ;

Autrement dit, cinq zones fixes et deux zones mobiles. Les zones supposées fixes sont d'ailleurs rendues sur les illustrations en couleur de l'instrument par un fond légèrement rose, alors que les zones supposées mobiles le sont par un fond bleuté.

Figure 2 : L'Archéomètre de Saint-Yves

Il n'est pas ici nécessaire de rentrer plus avant dans le descriptif précis des différentes zones de l'Archéomètre et notamment des correspondances entre les différents alphabets [24] car ce n'est pas l'objet de la présente communication.
Mais on peut voir par le descriptif succinct que Saint-Yves fait figurer dans ses brevets que les couronnes n°3 et n°5 peuvent être rendues mobiles. Ces couronnes, en rapport avec les planètes, peuvent se mouvoir sur les couronnes zodiacales et générer ainsi des combinaisons multiples.

---

[24] *La principale différence est que le champ magnétique est sans aucune action sur ces nouvelles radiations.Saint-Yves s'est très vraisemblablement inspiré, pour ces correspondances, des planches comparatives de L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Mais la figure publiée dans L'Archéomètre est-elle de lui ou a-t-elle été reconstituée par Les Amis de Saint-Yves pour la publication de 1912 ?*

Les différents secteurs, pour ce qui les concerne, sont porteurs des couleurs fondamentales et de leurs mélanges. Les éditions actuelles de *L’Archéomètre* en rendent très mal compte.

Robert Amadou a, il y a presque trente ans, déniché un très précieux document qui nous renseigne sur la manière de fonctionner de l’Archéomètre [1]. Il s’agit de la sténographie de la démonstration de septembre 1900 déjà citée. Deux modes de fonctionnement peuvent en être déduits :
a) celui présenté par Papus, de type synthétique, qui met en rotation rapide l’élément mobile de l’Archéomètre, entraîné par un mouvement d’horlogerie,
b) et un mode que l’on pourrait qualifier d’analytique, qui permet de positionner de manière précise les couronnes planétaires par rapport aux couronnes zodiacales. Ainsi, comme sur une carte du ciel, les planètes peuvent dialoguer avec les signes du Zodiaque et entraîner toutes les correspondances associées.

Dans ce second mode, les deux zones mobilisables – planétaire des lettres et planétaire astral – apparaissent comme les éléments dynamiques, les *acteurs* de l’Archéomètre. Le Zodiac des lettres modales, associé à la roue zodiacale astrale, fixes, représentent, en quelque sorte, son ambiance et son décor.

La réalisation pratique de l’Archéomètre

La question se pose alors de la réalisation concrète de l’Archéomètre. Ce point n’a été que très rarement évoqué par les cherchants. Saint-Yves n’en parle pas. Papus, Jules Bois, V.-E. Michelet évoquent son fonctionnement en parlant de manière évasive de cercles en cartons colorés, de lithographie, voire d’un mouvement d’horlogerie. Charles Gougy en décrit les adaptations aux arts décoratifs. D’autres exégètes le décrivent en reprenant le descriptif des brevets français ou anglais, mais aucun ne parle de sa réalisation éventuelle.
Aussi, Robert Amadou peut s’interroger judicieusement, dans l’article précité [1] :
« *Le problème de l’Archéomètre postule une question préalable : comment le construire ? (…) Tous les amateurs de Saint-Yves d’Alveydre savent que ce problème-là, primordial, est réel et qu’il n’a*

pas encore été résolu. (…) L’Archéomètre, la machine de ce nom reste à reconstruire. »

Figure 3 : Reconstitution de l’Archéomètre

Il y a maintenant quelques années, j’ai tenté cette reconstruction : le matériau en a été des tirages sur papier réalisées à l’I.N.P.I. il y a près de vingt-cinq ans, à partir des microfilms qui conservent la mémoire du brevet déposé par Saint-Yves.
La base – le *stator* – a été collée sur un carton fort. Deux couronnes [25], préalablement collées, elles aussi sur un carton fort, ont ensuite été découpées. Rendues solidaires par un plastique transparent sur lequel elles ont été soigneusement fixées, elles ont constitué la partie tournante, le *rotor,* de l’Archéomètre. Ce rotor a été lui même reporté sur la base fixe et rendu mobile au moyen d’un axe matérialisé par la pointe d’une punaise.

Figure 4 : Le rotor de l’Archéomètre (couronnes n°3 et 5 rendues solidaires par un plastique semi-rigide transparent)

La technique évoluant, je me suis demandé s’il ne serait pas possible d’informatiser cette maquette en se reportant au descriptif du brevet déposé par Saint-Yves.
Lors de ces travaux, la colorisation des secteurs a posé un problème particulier lié au traitement des couleurs par les logiciels et par le matériel informatique. En effet, si Saint-Yves avait conçu la colorisation de son instrument à partir des couleurs primaires naturelles, le rouge, le jaune et le bleu, l’ordinateur a dû les recomposer à partir de son propre système colorimétrique, rouge – vert – bleu (R.V.B.). Une table de correspondances a donc dû être élaborée pour l’occasion.
Dès ce travail achevé, j’ai été saisi par la comparaison de l’image obtenue avec la plupart des reproductions en couleur de l’Archéomètre. Les illustrations imprimées que j’avais pu avoir en ma possession sont bien souvent ternes et les couleurs très mal rendues. Cette mauvaise qualité des documents publiés peut, soit dit en passant, induire le cherchant en erreur et rendre difficile la conduite des interprétations entreprises.

[25] *correspondant aux couronnes n°3 et 5 précédemment citées.*

Figure 5 : L'Archéomètre re-colorisé (en couverture)

Cette question traitée, différentes expériences ont pu avoir lieu avec un correspondant français, ingénieur résidant aux États-Unis [26]. La maquette que nous avons réalisée peut être aujourd'hui visionnée par le truchement d'Internet, à l'adresse suivante :
http://www.regnabit.com/Archeometre/.

Un rêve inachevé

Nous l'avons vu : l'Archéomètre est une œuvre à la fois encore récente et inachevée. F.-Ch. Barlet, dans sa biographie sur Saint-Yves [2] conclut ainsi le chapitre consacré à l'instrument :
« *La mort n'a pas permis la réalisation de ce beau rêve, prématuré, sans doute, qui demeurait pour être mis au point une somme colossale de travail. Le génie de Saint-Yves y pouvait seul suffire.* »
Car Saint-Yves ne travailla réellement qu'une douzaine d'années à l'Archéomètre. C'est après la mort de son épouse, la Comtesse Keller, décédée en 1895, que le Marquis commença très vraisemblablement à travailler à son grand œuvre. Elle fut rendue publique par Papus en septembre 1900 et fit ultérieurement l'objet de deux brevets d'invention, l'un français et l'autre anglais, déposés respectivement en 1903 et en 1906.
À la mort de celui qu'il reconnaissait comme son Maître Intellectuel, Papus et le groupe des *Amis de Saint-Yves* s'attachèrent à rassembler les notes éparses de l'écrivain qu'ils réunirent en un volume paru en 1912. Peu d'éditions suivirent [27], et les tirages furent parfois défectueux et toujours confidentiels.
Si l'initiative des *Amis de Saint-Yves* fut intéressante parce qu'elle évita la disparition du travail de l'écrivain, le résultat en est, il faut l'avouer, resté bien confus du fait même de la difficulté de la tâche entreprise. Les exégètes de l'œuvre de Saint-Yves se comptent sur les doigts de la main, tant la tâche – qui nécessite une vaste culture – est ardue. Mais ceux-ci se sont, pour la plupart, plus consacrés à une étude historique et constitutive de l'instrument plutôt qu'à la reconstitution de celui-ci et à une recherche sur son fonctionnement éventuel.

[26] Artgauth, animateur de l'excellent site Regnabit (http://www .regnabit.com/).
[27] 1934, 1977, 1979 et 1986.

L'étude attentive des brevets déposés par Saint-Yves [28] mais aussi des articles et ouvrages rédigés par les contemporains de l'inventeur semble bien démontrer que l'Archéomètre n'est pas un simple diagramme statique, mais bien un instrument dynamique.
Aujourd'hui, les techniques modernes et en particulier Internet et la micro-informatique permettent une approche novatrice. L'original de l'ouvrage est disponible à tout un chacun sur le site de la Bibliothèque Nationale : il suffit de le télécharger.
Des logiciels de traitement d'image permettent de reconstituer l'instrument avec les couleurs telles que les a voulues son auteur [29].
De nouveaux champs de recherche sont ainsi ouverts au cherchant qui pourra ainsi répondre aux vœux d'Yves-Fred Boisset : d'autres ouvriers pourront maintenant venir ; ils sauront faire parler les symboles archéométriques, faire pivoter les cercles jusqu'à en découvrir d'autres correspondances secrètes [5].
Ainsi pourront-ils participer, chacun à leur place et à la mesure de leurs moyens à l'œuvre de synthèse universelle entamée par leurs illustres prédécesseurs, et notamment Leibniz, Wronski et Adolphe Bertet, parmi tous ceux que nous reconnaissons comme nos Maîtres Passés.

Bibliographie

[1] AMADOU, Robert, Démonstration de l'Archéomètre par Papus, Revue Le Monde Inconnu, p.p. 28 à 32, Paris, 198? .
[2] BARLET, F.-Ch., (Albert Faucheux), Saint-Yves d'Alveydre. Por-trait et autographe de Saint-Yves d'Alveydre, Paris, Éditions Durville, 1910.
[3] BOIS, Jules, Le monde invisible, Paris, Ernest-Flammarion, 1902.
[4] BOISSET, Yves-Fred, À la rencontre de Saint-Yves d'Alveydre et de son œuvre, – tome 1 – (La synarchie), Paris, SEPP, 1996.
[5] BOISSET, Yves-Fred, À la rencontre de Saint-Yves d'Alveydre et de son œuvre, – tome 2 – (L'archéométrie), Paris, SEPP, 1997.
[6] BOISSET, Yves-Fred, Saint-Yves d'Alveydre – une philosophie secrète, Coulommiers, Dualpha, 2005.
[7] CHACORNAC, Paul, Éliphas Lévi (1810 – 1875), Paris, Chacornac-Frères, 1926.

[28] *Le brevet français n°333.393 du 26 juin 1903 est consultable à l'Institut national de la Pr opriété Industrielle à Paris.*
[29] *Autocad™- Photoshop™- Gimp™, etc…*

[8] COLLECTIF Compte-rendu du Congrès spirite et spiritualiste international, Saint-Amand (Cher), Daniel-Chambon, 1902.
[9] ENCAUSSE, Philippe, Sciences occultes ou vingt-cinq années d'occultisme occidental, Paris, Ocia, 1949.
[10] ÉNEL, Trilogie de la Rota, Paris, Dervy, 1993.
[11] HAPPEL, Bruno, René Guénon et l'Archéomètre, Paris, Guy Trédaniel, 1996.
[12] IFRAH, Georges, Histoire universelle des chiffres, Paris, Robert Laffont, 1981, 1994.
[13] LAURANT, Jean-Pierre, L'ésotérisme chrétien en France au XIXe siècle, Paris, L'Âge d'Homme, 1992.
[14] MICHELET, Victor-Émile, Les compagnons de la hiérophanie, Souvenirs du mouvement hermétiste à la fin du XIXe siècle, Nice, Bélisane, 1977, (réimpression de l'édition Dorbon-Ainé de 1937).
[15] PIOBB, Pierre Vincenti, Clef universelle des sciences secrètes, Paris, Omnium Littéraire, 1976.
[16] SAINT-YVES D'ALVEYDRE, Alexandre, L'Archéomètre, Paris, Pierre Ébrard du Rocal et Guy Trédaniel, 1986.
[17] SAUNIER, Jean, Saint-Yves d'Alveydre ou une synarchie sans énigme, Paris, Dervy-Livres, 1981.
[18] VERNE, Jules, Maître Zacharius, Paris, Jean de Bonnot, 1977.

L'article suivant qui concerne le fonctionnement de l'Archéomètre est la transcription exacte d'une communication que Papus fit au « Congrès spirite et spiritualiste international », qui se tint à Paris, 8 rue d'Athènes, du 16 au 27 septembre 1900.
Ce compte-rendu fut pris en sténographie et donna lieu en 1902 à une publication par les soins de l'Imprimerie Daniel-Chambon, de Saint-Amand dans le Cher.

Selon les chroniques de l'époque, cette communication connut un grand succès, dû en grande partie au talent oratoire de Papus qui sut habilement mettre en valeur un sujet pour le moins abstrait et inconnu du grand public.

Comme nous l'avons déjà signalé, il faudra attendre dix ans, c'est-à-dire 1912, pour que l'Archéomètre fasse l'objet d'un ouvrage construit et diffusé.

La rédaction

Le fonctionnement de l'Archéomètre[1]

Par le Dr Papus

L'Archéomètre de Saint-Yves, état actuel de l'hermétisme. Ses travaux [2]

Le Dr Papus, posant la thèse, déclare d'abord les tendances synthétiques de tous les occultistes qui ne désirent pas fonder ni former une école particulière, mais admettre et classer les théories de tous ceux dont les efforts s'appuient sur la science classique.
S'ensuit un aperçu de l'état actuel de l'hermétisme, entendu au sens le plus large, celui d'occultisme dans l'acception d'Éliphas Lévi. Des sociétés, rappelle-t-il, ont été fondées, elles ne sont pas secrètes mais fermées et Papus se plait à les illustrer, elles n'exigent pas de finance. Le but de ces sociétés ainsi que des livres et revues relèvent de la même philosophie qui est d'en favoriser une étude sérieuse et approfondie.

C'est nécessaire, ce n'est pas facile : « *On aimerait mieux voir apparaître le spectre de sa belle mère plutôt que d'étudier.* » (Rires), ajoute le compte rendu.
Papus rentre alors dans le vif du sujet : l'archéomètre, comme accomplissement de l'hermétisme, et accomplissement original de l'hermétisme traditionnel, dans la fidélité, au dessein instaurateur.
En effet : nous n'avons pas d'idées originales : nous faisons simplement des efforts pour rattacher ces anciennes philosophies des sciences aux sciences elles-mêmes, et c'est pour cela que nous avons dû faire des écoles à côté pour étudier ces sciences qu'on avait abandonnées depuis la Renaissance.

L'Archéomètre de Saint-Yves

Les hermétistes se sont donc efforcés non pas de rester dans ce plan des évocations où la malignité publique les accuse de rester, mais d'accumuler assez d'observations pour relâcher les morceaux de cette science coupée en deux ; ils ont voulu étudier la philosophie de

---

[1] Compte-rendu de l'intervention du Dr Papus effectuée le 26 septembre 1900 lors du Congrès spirite et spiritualiste international, tenu à Paris, 8 rue d'Athènes, du 16 au 27 septembre de la même année.
[2] Compte-rendu du Congrès spirite et spiritualiste international, Saint-Amand (Cher), Imprimerie Daniel-Chambon,1902, pp. 630-638

la chimie, de la physique ; de là leur section d'étude des phénomènes physiques.
Ils ont voulu voir comment l'esprit humain peut reconstituer un instant la synthèse perdue, et pour cela, ils sont heureux de vous présenter un de nos grands maîtres, bien qu'il ait voulu seulement être décoré du titre d'ami, je veux parler du marquis de Saint-Yves, *(Applaudissements).*

Vous le connaissez sans doute par ses ouvrages, vous savez quelles recherches il lui a fallu faire pour les composer, mais si je vous présente son dernier travail, un peu malgré lui, car c'est un modeste, c'est aussi pour vous montrer comment l'Hermétisme arrive à posséder, grâce à lui, un instrument admirable qui ne restera pas dans les nuages de la métaphysique, et qui permet de retrouver des harmonies de couleurs, de formes et de sons artistiques, et de retrouver les anciennes traditions perdues. Mais il faut tout d'abord que je vous dise quelques mots du marquis de Saint-Yves.
Cet homme à étudié longtemps à Londres et fait à peu près le tour des connaissances de notre Occident. C'est alors qu'il écrivit son livre : *La mission des Juifs* qui eut un tel retentissement à l'étranger que le Brahmanisme lui envoya un premier délégué lui demander s'il ne voulait pas étudier les sciences de l'Orient. Il accepta. À ce premier délégué en succéda un autre : ce furent là des évènements importants dans l'histoire de l'Ésotérisme, parce que c'est l'Église Brahmanique qui a le mieux conservé les traditions en les respectant et cherchant à ce que pas un point ne soit changé. Ainsi toute personne qui reçoit l'initiation régulière possède un cahier signé d'elle comme élève, de celui qui a transmis la tradition comme maître direct, et du maître qui a enseigné son maître. À chaque page du cahier il y a les trois signatures, et, lorsque quelqu'un voudra parler d'une initiation, demandez lui de prouver son rattachement par des documents authentiques, ceci est intéressant.
Voila donc cet homme ayant étudié les traditions orientales, leurs langues courantes, comme l'hébreu et le sanscrit, mis à même de posséder un ensemble de connaissances remarquables. Cela dort depuis dix ans, il travaille, fait des livres d'études particulières, sur la mission de Jeanne d'Arc, par exemple, d'autres livres de sociologie. Il veut se consacrer à la réforme sociale, il se bute à une grosse machine d'acier. Il rentre alors dans le travail, et à la suite d'un chagrin profond, la perte d'une personne chère (son épouse Marie-Victoire, comtesse

de Keller), le travail devient sa seule consolation. C'est alors que, sollicité par des influences d'en haut sur la nature desquelles je n'ai pas à insister, il reprend ses études sur le Brahmanisme. Il découvre que, de l'avis des Brahmes, même avant la constitution de l'empire Brahmanique, l'Inde a été le lieu d'éclosion d'une synthèse magnifique, qu'il appelle la synthèse d'Ishou et les Brahmes, la synthèse d'Ichouara. De l'Égypte, il tire le principe que Osiris ou Ri-Isho veut dire dominateur, que le nom occulte de Jésus est connu de tous les patriarches des milliers d'années avant le christianisme.
Il poursuit ses études, il voit que primitivement le mot désignant la force qui est dans les eaux de la création, cette force qui va s'appeler la grande mer, s'appelle dans l'Inde Maïa, Maria, Maha-Maria.
Voyant un triangle d'Ichouara, dans lequel est figurée cette représentation symbolique, un autre triangle de Maria dans lequel figure une autre représentation, et sachant que le triangle n'est que la représentation d'images célestes, il a l'idée que ce livre, que toutes les traditions cherchent, n'a jamais cessé d'exister, attendu qu'il est inscrit de toute éternité dans le ciel *(Applaudissements).*

Se référant alors à nos livres sacrés : à Moïse disant en hébreu : « Bereschit Bara Elohim » ; à saint Jean disant en grec : « En arké en o Logos », et retraduisant les choses comme il faut les traduire, il découvre cette affirmation : le seul principe, c'est le Verbe. Partant de cette affirmation, non pas comme un métaphysicien, mais comme un physiologiste, comme un homme qui sait que c'est la vie, qu'il faut chercher, qui sait que les choses sont dans l'au-delà en même temps qu'ici, Saint-Yves cherche si dans ce livre céleste il n'y a pas la traduction des paroles mystiques dont le livre visible n'est que la reproduction, et alors une nouvelle idée se présente à lui : l'idée qu'il y a deux sortes de paroles, les paroles principes ou les expressions célestes, et les paroles proférées ou les expressions terrestres.
Cette parole est proférée de beaucoup de manières : absolument comme les mots que nous prononçons ne sont que des habits différents sur un même corps, de même des sons, des couleurs, des formes architecturales, des formes symboliques même, ne sont que des traductions de la même parole. Si donc on retrouve une base sur laquelle pourra s'écrire le Verbe, ce principe se retrouvera aussi bien en forme, en couleur, en architecture ou en parole.
C'est ce qui s'est passé : et voulant éviter toute imagination, il a commencé par le Zodiaque et les planètes non pas les planètes visibles,

mais les plans dans lesquels se meuvent les planètes, par ex., entre Jupiter et Mars il y a 200 planètes : ces 200 planètes sont situés dans le même plan qui donne la force d'attraction appelée Mars, etc. Saint-Yves détermine d'abord le cercle de 360° que vous voyez ici. Le cercle de 360° est le cercle dans lequel toute universalité sera renfermée quelle qu'elle soit.
Ensuite, il prend la mesure de ce cercle : cette mesure est donnée par le premier des polygones possibles, le triangle. Que contient-il ? Les trois couleurs fondamentales : le rouge, le jaune et le bleu : c'est tout. Avec cela, l'instrument est constitué ; vous allez retrouver toutes les clefs des anciennes civilisations et des raisons d'être de beaucoup d'anciennes théologies.
Pour ne pas entrer tout de suite dans les détails très techniques, laissez moi vous parler d'une application immédiate pour les couleurs.
Quand vous voulez nommer une couleur, vous êtes obligé de dire : rouge sang de bœuf, puce écrasée, ou autre nom moins précis. À notre époque de science, on n'a pas encore trouvé le moyen de désigner une couleur sans lui donner des noms symboliques : cela ne peut pas satisfaire un homme qui cherche des choses positives. Eh bien, prenez vos trois couleurs principales, mettez les sur un triangle, faite un deuxième triangle composé de couleurs qui s'allient deux à deux : le bleu et le jaune donnent le vert, le rouge et le jaune donnent l'orange, et le rouge et le bleu du violet. Vous allez avoir trois couleurs dérivées. Quand vous aurez à nommer ces couleurs, vous les nommerez d'après le numéro qu'elles occupent sur le cercle et vous aurez non seulement la couleur, mais vous saurez que la couleur n°280 contient 200 parties de jaune et 80 de bleu, vous saurez tout de suite non seulement son nom, mais comment elle est faite et comment elle est constituée dans la gamme des couleurs.
Voilà un instrument de couleurs qui est formé uniquement par la combinaison des couleurs deux à deux. Comme je vous l'ai dit, c'est que rien n'est laissé à l'imagination, tout est chiffré et fait mécaniquement par des ouvriers qui ne se savent pas ce que c'est.
(Le conférencier montre l'appareil en question).
Voila une figure lithographiée, c'est-à-dire que c'est fait mécaniquement avec des couleurs alliées deux à deux, et vous constatez tout de suite que Newton est passé à côté de la vérité pour ne pas avoir inscrit ces couleurs sur un cercle : il a été oublieux des proportions. Quand il vous dit qu'il faut mettre les couleurs du spectre sur un disque et les

faire tourner pour arriver au bleu, il met des couleurs dans des proportions non scientifiques, ce n'est pas réel : c'est une création humaine.
Si vous mettez des couleurs se complétant deux à deux tout simplement et si vous faites tourner, ce n'est pas le bleu que vous allez voir, c'est de la vie qui palpite ; vous allez voir un cœur qui va se mouvoir, c'est de la vie en action, une palpitation qui indique toujours la vie, que ce soit la palpitation de la mer ou celle du cœur humain.
Faites tourner ceci, ce n'est pas de la couleur que vous voyez, c'est de la vie en action, c'est une lumière se référant à ce que nous appelons la lumière astrale.
(Expériences, Exclamations et Applaudissements).
Voilà les applications, elles sont plus claires, parce qu'elles sont parlantes. Pour les couleurs, vous avez deux moyens pour remarquer quelque chose de curieux dans cet appareil : c'est que si vous mettez quelque chose devant, certains d'entre vous verront encore la couleur sortir hors du cercle et irradier autour. *(Expérience).*
Si vous faites la réflexion de ceci sur un papier blanc, vous verrez les couleurs se refléter sur le papier, parce que c'est vital. *(Expérience).*
Eh bien, une autre application, ce sont les formes. Je vous ai dit que dans le verbe, chaque mot du verbe était un son, une couleur, une forme : c'est la même chose. Au lieu de ces couleurs mettez des notes de musique : chacune de ces couleurs correspond à une note de musique comme à un principe religieux.
Faites ceci : prenez une plaque vibrante, c'est-à-dire des plaques sur lesquelles vous mettez du sable, faites vibrer en accord musical tout de suite et le sable prendra une forme particulière, si vous faites l'accord musical correspondant au nom de Jésus. Faites la vibration qui correspond au nom de Marie, votre sable prendra une autre position. Prenez les trois nœuds et ventres des cordes qui servent à prononcer les notes correspondantes aux lettres du mot *Mariah,* transportez-les sur du papier à calquer, il vous inscrira toutes les formes qui correspondent, par exemple, à l'élévation d'une cathédrale faite sur le nom de Marie. D'après les mêmes procédés, vous aurez dans cette cathédrale des vitraux qui correspondront à ses couleurs, des cloches qui correspondront à ses sons, de même que dans votre appartement, votre femme s'appelle Marie, Hélène, ou autrement, vous aurez une couleur de papier, des formes de meubles adaptés à son nom. Vous avez le moyen de donner au siècle qui va venir la clef des signes qu'il a complètement perdus. *(Applaudissements).*

Voilà le nom de Jésus prononcé de même ! *Ishouara, Ishou* en chinois. Vous voyez que les formes de Marie sont toutes des formes d'expansion et les formes de Jésus toutes des formes de compression.

Voila pour le côté forme. Pour le côté musique, on arrive aux mêmes résultats, et si je vous montre ces résultats, c'est pour vous faire voir comment on a tendance à remplacer l'imagination par quelque chose de mathématique. Vous voyez que ce triangle que je vous ai montré est formé de couleurs primitives et prononce le nom du Verbe. Si vous prenez ce triangle comme ceci, et si vous le faites tourner, vous allez voir que ce que je vous ai dit n'est pas de l'imagination, parce que ce triangle, qui prononce le nom de Jésus par ses couleurs, dès qu'il va tourner, va prononcer le nom de Marie : *Maria,* les Grandes eaux, ou, si vous voulez la Maïa des anciens Indous, peu importe.
Voilà le triangle tournant en vert, le centre est vert ; si on fait une légère colorisation, si on donne un mouvement très léger à l'appareil, il va devenir brun. *(Expérience)*

Ceci a une grande importance, parce que je vais vous montrer comment on a pris le nom de Marie pour prononcer le nom de Brahma, qui est la même chose et nous abordons par là l'étude des religions comparées avec cet instrument qui est si intéressant.
Voilà trois lettres de ce triangle qui sont formées de deux sections, de deux cercles : un cercle zodiacal qui est ici, un cercle planétaire, qui est là. Ainsi le cercle extérieur qui est le cercle du Zodiaque, le cercle intérieur est le cercle planétaire. Je prends ce mot… ce cercle planétaire a des lettres comme le cercle zodiacal : il y a deux lettres par planète, parce que chaque planète a deux mesures, comme nous avons, nous, un alphabet à vingt-deux lettres, d'autres en ont vingt-huit, à votre choix ; si nous avons des alphabets à vingt-huit lettres, il faudra que nous ayons un instrument lunaire. Mais les alphabets à vingt-deux clés nous donnent des lettres particulières que vous mettrez à ces couleurs. La lettre qui est ici et dans le signe zodiacal de la Vierge s'appelle I, la lettre qui est en haut s'appelle *Ph… F,* si elle est zodiacale : et *Shi,* si elle est planétaire : et ceci n'est pas de l'invention, parce qu'on a appris les signes de l'alphabet que les anciens Brahmes ont conservé, et qui se retrouvent dans l'écriture des astronomes. Quand les astronomes écrivent Jupiter ce n'est plus un signe arbitraire c'est la lettre de Jupiter en idiome d'initiation brahmanique.

Remarquez que le triangle de *F* n'a pas de bissectrice tandis que le triangle de *Shi* en a une, cela pour nous indiquer que c'est sur le mot Shi qu'il faut placer l'étude du plan céleste.
Ici, vous lisez dans le sens : *Ichou,* mais si vous lisez avec le cercle zodiacal vous lisez *Sho-hi,* c'est le nom de Dieu en chinois et quand l'empereur de Chine veut prendre la couleur de Dieu, quelle couleur va-t-il prendre ? La couleur jaune.
Si vous voulez étudier une religion en particulier, la marche à suivre est analogue.
Mahomet, par exemple, se met dans le plan d'extase de Gabriel qui est au centre de la sphère : vous voyez que cet homme, dans son état d'extase, voit, à son orient, une couleur verte d'un côté, brun rouge de l'autre : voilà les deux couleurs qu'il voit dans son plan d'extase, voilà les couleurs du drapeau qu'il prendra.
Et vous trouverez dans toutes les religions révélées, la preuve que nous n'avons pas le droit d'attaquer une religion. Elles sont toutes sacrées, il faut simplement les mettre à leur place : elles sont toutes respectables, à condition qu'elles respectent les autres et sachent se respecter. *(Applaudissements)*
Je vous ai montré l'application de cet instrument aux formes : je ne veux pas vous montrer l'application à la musique, c'est la même chose. Si vous prenez les paroles du Pater, que vous mettiez sur chaque son la note correspondante, vous obtiendrez un Pater que vous pourrez jouer au piano et qui a ce caractère d'être juste. L'artiste devra y mettre son accompagnement parce que cet instrument ne vient pas tuer les artistes : c'est un instrument qui laisse à l'artiste son imagination, mais qui la garde et lui dit : voilà les règles générales dans lesquelles toute imagination se maintiendra.
C'est l'Archéomètre. Cet instrument vous permettra de vérifier toute couleur, tout son, toute forme.
Ces intéressantes explications données, le Dr Papus les complète en faisant sous les yeux des assistants diverses démonstrations, au moyen de l'archéomètre, appartenant au domaine de la chimie, de la médecine et de l'optique. Il fut ensuite répondu aux questions de quelques assistants et des vœux furent formulés.
Des félicitations sont votées au marquis de Saint-Yves pour les magnifiques résultats de ses quarante années de travaux, et des remerciements lui sont adressés pour l'empressement qu'il a mis à les porter à la connaissance des membres du Congrès.

Une prophétie de Saint-Yves d'Alveydre

Dans la préface de Mission des Juifs publiée en 1884,
Saint-Yves d'Alveydre écrivait, dans le style imprécatoire
qui lui était cher, cette sentence prophétique.
Nous la reproduisons ci-dessous en soulignant les corps
de phrases qui nous paraissent les plus significatifs.

« Beaucoup plus petite que la Chine, un peu plus grande que le Sahara, dépassant à peine en étendue l'Australie, l'Europe représente environ le quart de l'Afrique, moins du cinquième de l'Amérique et beaucoup moins que la cinquième partie de l'Asie.

« Et, si l'on songe que, depuis douze cents ans, nous nous sommes comportés en féroces barbares vis-à-vis de toutes les autres races et de toutes les autres civilisations, il est impossible de ne pas envisager l'avenir comme un sanglant coucher de soleil.

« Nous avons assassiné les restes de la race rouge échappés au dernier déluge, tué les Guanches, asservi la race noire, opprimés les sangs-mêlés que nous appelons faussement sémitiques, traité Israël et l'islam en suppôts de l'enfer, l'Inde brahmanique et bouddhiste en sorcière bonne à brûler, après avoir spolié, bousculé, soit diplomatiquement, soit militairement, la Perse et toute l'Asie centrale, leurs cultes, leurs lois, leurs mœurs, avec le dédain, le sectarisme, l'âpre avidité et l'immoralité que l'on sait.

« En parvenus d'une civilisation d'hier, nous avons été violenter dans son sommeil la Chine vénérable, pour les plus misérables motifs.

« C'est pour essayer de montrer ces fléaux, ce Destin, <u>ce choc en retour de nos actes passés,</u> c'est pour les conjurer, <u>à un siècle d'échéance à peine,</u> que j'ai médité pendant vingt ans les livres que je publie […] <u>et que l'avenir justifiera.</u>

« Lorsque les abîmes seront ouverts, les fléaux déchaînés, quand le Destin lèvera sa tête de Méduse, quand l'ouragan des chocs en retour retombera sur nos villes, quand l'Asie et l'Afrique armées par nous, suscitées par nous et alliées à l'Amérique latine, viendront réclamer le sanglant paiement qu'exige le total des faits accomplis, alors il ne sera plus temps d'échapper à l'épouvantable étreinte.

« Les autres collectivités humaines entreront en armes dans la chrétienté après l'avoir chassée de ses colonies. »

Les mots de Saint-Yves d'Alveydre sont très forts, sa plume est puissante.

Depuis la publication de cette œuvre, un siècle s'est en effet écoulé et nous sommes arrivés à cette échéance. On ne peut plus ignorer que le monde occidental (c'est-à-dire l'Europe occidentale et l'Amérique anglo-saxonne) n'est plus qu'un colosse aux pieds d'argile.

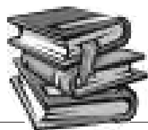
Dans un autre passage de ce livre (Mission des Juifs), Saint-Yves d'Alveydre prévoyait que la race jaune ne tarderait pas à sortir de la pénombre dans laquelle elle dormait depuis de nombreux siècles. Rien de ce qui s'y passait ne nous intéressait. Nous l'ignorions avec ce mépris teinté de condescendance qui est l'apanage des Occidentaux.

Un siècle après la prophétie de Saint-Yves d'Alveydre, nous la voyons se réaliser sous nos yeux et il faut faire montre d'une grande cécité intellectuelle pour ne pas voir que, demain et demain ça vient très vite, la Chine sera la première puissance du monde face à une Europe recroquevillée sur son glorieux passé colonisateur, à des États-Unis puérils qui s'affaiblissent jour après jour en croyant encore gouverner le monde, à une Afrique qui se meurt lentement sous les effets conjugués de la misère irréductible, des épidémies (le Sida n'a pas été inventé pour rien !) et de l'analphabétisation soigneusement entretenue, à un Moyen-Orient qui, grâce au pétrole, construit des mégapoles flatteuses mais aussi fragiles que les châteaux de cartes.

Aujourd'hui, la Chine en nous vendant à prix cassés des produits peu fiables investit l'Occident. La conquête chinoise ne sera pas armée, du moins pas tout de suite, mais économique et elle est déjà bien avancée.

La prophétie de Saint-Yves d'Alveydre est bel et bien en train de s'accomplir.

Yves-Fred Boisset.



Christine Tournier a lu pour vous…

Graf DÜRCKHEIM
Rachel et Alphonse Goettmann [1]

L'énonciation, dans la postface, que le monde d'aujourd'hui est vide de sages apparaît étrange dès l'abord. Cependant, le propos prétend se situer dans l'essentiel quand on y lit (*p. 11*) : « *Un maître n'a qu'une seule chose à dire, même s'il la dit de mille manières, comme pour moudre le grain* […] (être) *non comme un maître à croire, mais comme un maître à vivre*» ou (*p.12*) : « *…la profondeur d'un homme est dans sa puissance d'accueil* », et que l'insistance porte sur la nécessité de transformer le savoir faire en savoir être.

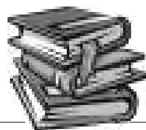
Ce recueil d'aphorismes accompagnés de photos pour en mieux en souligner le sens s'affirme ne pas être un culte voué à la personnalité de Durckheim, mais c'est pourtant bien ce que l'on ressent à chaque page.

Les textes et les photos (dont beaucoup sont la propriété de Durckheim lui-même) ou les reproductions d'art qui s'alternent apparaissent souvent comme sans lien entre eux, et l'ensemble apparaît plutôt obscur et ennuyeux. Les rapprochements sont parfois à la limite de la drôlerie (par exemple, page 78, l'idée de saut dans l'inconnu associée à la photo d'un plongeur). D'ailleurs, nombre de citations sont redondantes comme si on pensait qu'on ne comprendrait pas du premier coup. Sans compter que la sélection n'est pas forcément toujours judicieuse et que les tautologies abondent.
Je ne vois pas bien l'utilité d'un tel ouvrage qui dessert plutôt Durckheim car il n'engage pas à sa lecture, surtout quand est choisie cette affirmation du « maître » qu'il faut, lorsque l'on est chrétien, accepter l'inacceptable comme l'a fait Jésus.

Karlfried Graf Dürckheim, ce porteur de Transcendance, méritait mieux que ce fourre tout, et je vous engagerais plutôt à lire ses œuvres, telles *L'expérience de la transcendance, Le centre de l'être, L'homme et sa double origine, L'esprit guide…*

---

[1] *DERVY, Collection Pierre Vivante, 2008, 232 pages, 18 €.*



Hubert REEVES
Je n'aurai pas le temps [2]

Dès les premières lignes de l'ouvrage, on apprécie le ton fait de simplicité et d'authenticité, sans que l'auteur cherche à se mettre en valeur. Le titre du livre est emprunté à celui de la chanson de Michel Fugain, en 1967, et le plan est celui d'une partition musicale, avec un prélude *(Allegro),* une ouverture *(Vivace),* un développement *(Andante)* et des variations (*Scherzo),* qui nous conduisent à travers les méandres d'un chemin de vie empli de richesse. Il émaille son récit de détails et d'anecdotes qui le rendent de lecture agréable. Le récit est parsemé d'informations scientifiques claires et compréhensibles ; en particulier, que les rayons cosmiques ont engendré les atomes du trio lithium/béryllium/bore.
Hubert Reeves nous fait partager avec passion sa soif de connaissances, dans la conscience de l'éphémère et de la rapidité inexorable de chaque existence terrestre.
Canadien français d'origine, l'auteur nous parle, dans la première partie, de ses ancêtres, des personnages qui l'ont marqué dans sa jeunesse, tel le père trappiste Louis-Marie qui l'initia à la botanique et lui donna déjà, par son exemple, le goût de la transmission et de la pédagogie.

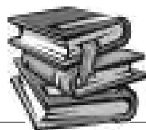
Nous parcourons ainsi un itinéraire quasi initiatique, depuis les générations qui ont précédé sa naissance jusqu'à l'homme d'aujourd'hui, dans un style chaleureux, imagé, voire poétique, empli de bonté et d'intelligence. La passion d'apprendre le prit très jeune, dans la maison près du Lac Saint Louis, avec les premiers voyages imaginaires (grâce à sa collection de timbres), l'omniprésence de la nature, l'influence multifamiliale, les années de collège, la musique, la littérature, l'astronomie, la récurrente *Encyclopédie de la Jeunesse…*
Il réussit, dès la sortie du collège, à faire un premier stage à la Smithsonian Institution où Vaino Bappu lui fait comprendre la mentalité et la culture indiennes.
Puis, c'est l'Université de Montréal et ses débuts d'études scientifiques qu'il mène avec délectation, les premières découvertes, les premières expériences de ballons avec ses succès et ses échecs.

---

[2] *Seuil, Paris, avril 2008 - 19 €.*

C'est aussi le premier emploi dans le Grand Nord pour une analyse de minerais qui va contribuer, à son insu, à l'exploitation d'une mine de fer jusqu'à son épuisement. Ce séjour se déroule dans un univers exclusivement masculin, ce qui le change brutalement de son milieu protégé, entraînant des questionnements sur les rapports entre les sciences, la philosophie et la métaphysique.

Un autre emploi d'été le conduit, en 1953 (l'année du bac), à « l'Observatoire du Dominion », dans l'Île de Vancouver, pour étudier les déplacements des corps célestes et approfondir la découverte, par Andrew Mc Keller, de la température des atomes de l'espace à 270°.
On apprécie chez Reeves son honnêteté intellectuelle qui lui fait apprécier Fred Hoyle sans partager toutes ses idées, et le fait tenir compte tant des questions métaphysiques que du réductionnisme scientifique qui n'explique la beauté du monde que par la physique.
À l'Université Mc Gill de Montréal, il reçoit un enseignement pratique rigoureux. Il y admire le professeur J. D. Jackson, son futur directeur d'une thèse qui sera consacrée à l'étude théorique du positronium, dont les conclusions vont arriver en même temps que la publication des mêmes conclusions par un autre auteur : la science a son lot de frustrations !
Il soutient son doctorat de physique à Cornell, dans l'état de New York, sous la direction de Ed Salpeter, et se marie. Il est passionné par ses professeurs, tous de renom, en particulier Philip Morrison, George Gamow et Richard Feynman dont il parle avec beaucoup de respect et de considération. Son goût pour les mathématiques et pour les théories s'affirme, de même que pour la résolution des puzzles scientifiques qui exigent prudence et vigilance, sens de l'analogie, multiplication des questions, union de la biologie et de l'astronomie. Il rappelle les grandes découvertes : neutrinos provenant du soleil, possibilité de transmutation de la matière, Big Bang, relativité, etc.
Il est également conscient de la face sombre du milieu scientifique où les coups bas et les vols d'idées sont monnaie courante.
Ce sont alors les premiers articles, les premiers voyages, les premières conférences tout en menant une vie agréable à Cornell avec sa femme et ses trois premiers enfants, jusqu'en 1960, date de la soutenance de sa thèse. Il retourne alors à Montréal où il enseigne à l'université l'électromagnétisme, la thermodynamique, la physique quantique et nucléaire, et l'astrophysique.

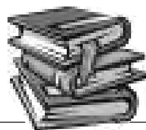


Après les premiers Spoutniks russes, en 1957, Eisenhower crée la NASA dont la mission essentielle est d'envoyer des Américains sur la lune avant 1970. Pour cela, des départements d'études spatiales sont créés dans les universités. Reeves y collabore à New York (tandis que naît sa fille, 4e enfant de la fratrie) et enseigne à l'Université de Columbia. Il visite le projet Apollo à Washington, Cap Kennedy en Floride, Houston au Texas, et rencontre Johannes Geiss.
La troisième partie nous fait parvenir dans les années 60 où le Québec se libère du cléricalisme et retrouve la langue française ; mais le nationalisme exacerbé fait regarder Reeves vers l'Europe pour se consacrer à son fameux désormais célèbre trio lithium / béryllium / bore.

En 1962, un job d'été à Chalk River le fait travailler sur un accélérateur de particules. En 1964, il part une année, avec toute sa famille, à l'Université Libre de Bruxelles où il s'étonne de la passivité des étudiants. Il publie alors son premier ouvrage : *Évolution stellaire et nucléosynthèse.* Il rencontre à Louvain le père du Big Bang, Georges Lemaître.
La même année, il donne des conférences en URSS sur l'astrophysique nucléaire, découvrant la capacité d'indifférence des fonctionnaires de l'époque soviétique, les situations kafkaïennes, la vétusté, la résignation silencieuse, qu'il narre avec beaucoup d'humour.
Il découvre Erevan, en Arménie, avec son odeur lancinante de cumin et son esprit religieux en pleine époque communiste. Il rencontre l'astrophysicien Ambartsumian, de l'Observatoire de Buchanan, dans le Caucase, Ya Zeldovitch à l'Université de Moscou, le Pr Severny à l'Observatoire de Simpheropol, en Crimée. Il se rend à l'Université de Leningrad. Un constat : l'état de grande désuétude de toutes ces universités car les subventions de l'État ne sont accordées qu'aux militaires.

Il fait un séjour à l'Institut Niels Bohr à Copenhague, pour donner des cours sur la nucléosynthèse et travailler avec l'astrophysicien Bernard Peters. Une seconde année en Europe le voit collaborer en France avec René Bernas, au CNRS d'Orsay (son rêve depuis longtemps) et pour donner des cours sur son trio lithium/béryllium/bore.
En 1965, il enseigne la cosmologie à l'Observatoire d'Arcetri près de Florence. En 1967, il enseigne l'astrophysique nucléaire aux chercheurs de l'Observatoire de Genève. Il fait des recherches à Saclay et donne des cours à l'Observatoire de Meudon.

Jusqu'en 1969, il existe une rivalité entre Orsay et Caltech de Jérusalem, jusqu'au moment où, lors d'un colloque international sur la nucléosynthèse, William Fowler reconnaît la valeur des travaux de Reeves et de son équipe, au point d'écrire deux articles avec lui et Fred Hoyle.
Une période sombre commence alors : il divorce de sa femme, en raison de ses nombreuses absences, et fait une dépression. Mais il va se remarier peu après et acheter une maison en Puisaye où il reprend des forces et qui l'inspire poétiquement.
La quatrième partie insiste sur la double nécessité de la recherche et de l'enseignement en maintenant l'enthousiasme, la curiosité, l'humilité et l'équanimité. La recherche évolue tellement vite ! Malheureusement, en France, les deux sont séparés et l'âge de la retraite à 65 ans n'améliore pas la transmission des plus expérimentés. Les écoles d'été, la direction de thèses, sont également importantes tant pour les chercheurs que pour les étudiants, et la filiation est fondamentale. Tout en étant attentif à toutes les techniques de recherche qui évoluent constamment. Reeves critique l'esprit de « réunionnite » des Français et leur langue de bois. Il faut conserver l'esprit de doute et avoir conscience qu'une théorie n'est jamais définitive, garder sa lucidité et être prêt à accepter de s'être trompé, douter raisonnablement, transmettre ce que l'on a reçu ou découvert dans un souci de pédagogie et de bonne organisation technique des conférences. Pour cela, l'auteur fournit tout un ensemble de recettes et attribue beaucoup d'importance aux questions et réponses et le respect de tout intervenant.
Le savant qu'il est a pris conscience progressivement des effets pervers du nucléaire et des risques qu'il induit.
Il est donc devenu « vulgarisateur » dès les années 70, en constatant la demande croissante du public vis-à-vis de l'astronomie. Du coup, outre la transmission orale, l'écriture s'imposait d'elle-même : premier livre en 1981, première émission chez Bernard Pivot *(Patience de l'azur).* Depuis, les échanges épistolaires avec des personnes de tout niveau et de toute origine n'ont pas cessé et un vrai dialogue s'est instauré avec le public.
Reeves décrit l'itinéraire de ses ouvrages et leur pourquoi. Il a pris de plus en plus conscience, au long des années, que la science ne peut qu'entraîner la défense de l'environnement, avec le terrible constat du réchauffement de la planète, la pollution, le massacre d'espèces animales sur terre, sur mer et dans les airs. Avec Théodore Monod et d'autres, il a multiplié ses participations à des mouvements de défense de la



nature et à la lutte contre la disparition des espèces (Îles Galapagos, par exemple). Sinon, l'humanité risque de disparaître car nous sommes interdépendants (pollinisation par les abeilles, par exemple). Adieu alors curiosité, créativité, compassion ! C'est pourquoi les enfants doivent être les premiers à être responsabilisés sur ces questions.
Nous avons ici un homme passionné de musique à laquelle il voue un véritable culte. En fait, il s'intéresse à tout : l'art, la littérature et la poésie, la nature, la philosophie, la psychanalyse, la métaphysique, la spiritualité…, en insistant sur le fait que toutes ces disciplines sont nécessaires à la compréhension de l'univers et de l'homme. Très jeune, il s'était posé des questions d'ordre existentiel et avait remis en cause les dogmes, en particulier ceux de l'Église catholique.
Progressivement, il se détachera des certitudes imposées et prendra de la distance vis-à-vis de toutes les expressions religieuses, constatant que *« les interrogations sont universelles mais les réponses sont culturelles ».* Par exemple, l'hypothèse des univers parallèles n'est actuellement qu'une théorie, mais une théorie plausible. Cependant une certitude chez l'auteur : *il y a d'autres planètes habitées.* Le respect de l'immense variété humaine ne peut qu'être toujours plus grand.

BILAN : Hubert Reeves a été, tout au long de sa vie, le témoin de grandes transformations et de découvertes qui bouleversent notre quotidien, en particulier notre appréhension du cosmos. Il a contri-bué intelligemment à certaines d'entre elles et jette un cri d'alarme à l'humanité pour que soit sauvegardé notre magnifique patrimoine.
Un homme vrai que je rêve de rencontrer un jour simplement pour l'écouter parler et nous dire…

Yonnel Ghernaouti a lu pour vous…

Dictionnaire des marins francs maçons
Gens de mers et professions connexes au XVIIIe, XIXe et XXe siècles.
Sous la direction de Jean-Marc VAN HILLE [3]

Cette deuxième édition, revue et augmentée, est le fruit des travaux de la loge maritime de recherche La Pérouse, anciennement The Link # 2 à Nantes.

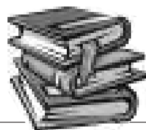
[3] *Seuil, Paris, avril 2008 - 19 €.*

L'abondante littérature maçonnique, de presque 80.000 publications à ce jour, compte un certain nombre de dictionnaires. Celui-ci, très sérieux, offre un lot important d'informations concernant l'histoire de la franc-maçonnerie maritime, en France, dans ses colonies de l'époque ainsi que dans le reste du monde. De Jean-Pierre Abadie, commissaire de Marine, à Zurita Tomas, religieux franciscain, ils sont tous gens de mer, qu'ils aient appartenus à des loges embarquées ou portuaires. La richesse des textes passionnera le lecteur. Pour son plus grand profit et plaisir.

Jean-Jacques GABUT [4]
Symboles de la Franc-Maçonnerie.
Signes, mots, couleurs et nombres.

De l'origine du mot symbole, retenons qu'il vient du grec *sumbolon* et qu'il est un morceau d'un objet partagé entre deux personnes pour servir entre elles de signe de reconnaissance. Le sous-titre donne le plan de l'ouvrage. Quant au terme signe, du latin signum, il nous offre deux acceptions. Pris dans son sens premier, il est une chose perçue qui permet de conclure à l'existence ou à la vérité d'une chose à laquelle il est liée ; c'est un indice, une marque, une preuve. Dans son second sens, le signe est un mouvement volontaire, conventionnel destiné à communiquer avec quelqu'un. Le mot, lui, est issu du latin *mutum* signifiant « souffler mot, parler ». Les mots ne constituent-ils pas la base de notre langage. Retenons que le mot est la parole exprimant une pensée de façon concise et frappante. La couleur est le caractère d'une lumière de la surface d'un objet. Ce n'est pas une simple apparence que prennent les choses suivant les circonstances. Les couleurs possèdent un code qui leur est propre. Le nombre nous semble peut-être plus familier. Il est un symbole caractérisant une unité. Il reste associé au Nombre d'Or, dans notre esprit de maçons spéculatifs, mais seuls de vrais opératifs savent encore œuvrer en l'utilisant.
Le livre est du plus grand intérêt. Parcourons d'entrée le cahier central de douze pages illustré par des photos noir et blanc et couleurs agrémentant l'ouvrage de belle manière. La préface d'Alain Graesel, Grand Maître de la Grande Loge de France, invite le lecteur à plon-

[4] *DERVY, collection Pierre Vivante, 2008, 232 pages, 18 €.*



ger plus avant dans ce voyage initiatique à la découverte *« d'un panorama longtemps inexploré ».* L'auteur démontre que « rien n'est pris au hasard », comme le soulignait déjà Charles Webster Lead-beater (1847-1934), auteur théosophe contribuant à la pensée ésotérique, dans *Le côté occulte de la Franc-maçonnerie* ; il se réfère à de nombreux écrits, renforçant ainsi le côté sérieux de l'ouvrage. Mais c'est sans doute la cinquième et dernière partie s'intitulant les métaux, la faune et la flore de la symbolique maçonnique qui retiendra le plus l'intérêt du lecteur, car rarement traité. Des métaux sacrés comme l'or, l'argent ou l'airain à un bestiaire exhaustif mais pertinent (aigle, colombe, corbeau et coq), que du volatil, l'auteur nous parle aussi de l'acacia et de la rose en passant par le laurier et l'olivier. Une bibliographie de presque sept pages ne manquera pas de retenir l'attention du curieux. *« Chrétien au sens large du terme »,* comme Jean-Jacques Gabut se définit lui-même, mais aussi franc-maçon titulaire des plus hauts grades du rite Écossais, Jean-Jacques Gabut poursuit, avec passion, depuis plus de 30 ans, sa quête au sein d'un ordre initiatique et traditionnel : la Grande Loge de France et le Suprême Conseil de France. L'auteur nous avait fait déjà découvrir les relations conflictuelles qui ont, durant presque trois siècles, régné entre l'Église et les obédiences maçonniques au travers d'un ouvrage de référence *Église, religions et franc-maçonnerie* (de Borée éditions, 360 pages). L'auteur célébrait déjà cette paix retrouvée entre église et franc-maçonnerie : une nouvelle ère empreinte de compréhension et d'apaisement.

Yves-Fred Boisset a lu pour vous…

Roger DACHEZ [5]
L'invention de la franc-maçonnerie.

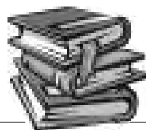
Président de « l'Institut Maçonnique de France » et historien reconnu de la franc-maçonnerie, Roger Dachez s'attache à rechercher inlassablement les origines de la maçonnerie dite spéculative et le présent ouvrage s'inscrit dans le droit fil de cette recherche. Il est vrai que le titre de ce livre peut donner lieu à des interrogations et même à des critiques. En effet, « l'invention » peut, dans ce contexte, avoir

[5] *Éditions VÉGA, octobre 2008. 310 pages, 22 €.*

un caractère péjoratif. L'auteur en est certes conscient puisqu'il prend bien soin de citer en exergue à son introduction les définitions que le *Dictionnaire de l'Académie* donne de ce mot. De fait, deux entrées cohabitent : l'invention peut être le fait de trouver, par hasard ou par recherche, un objet caché ou perdu, et aussi, l'action de concevoir, d'imaginer, de créer quelque chose de nouveau.
Or, nous observons très vite à la lecture de cet ouvrage que les deux définitions s'appliquent à notre affaire. Avec moult précautions oratoires, Roger Dachez nous invite à bien faire la part des mythes et de la réalité qui concernent, d'une part, les origines de la maçonnerie opérative (celle des constructeurs) et, d'autre part, la transition qui s'opéra à partir du 17e siècle vers la franc-maçonnerie spéculative. Bien sûr, l'auteur ne cache pas que sa démarche peut indisposer certains lecteurs qui sont plus attachés aux légendes qu'à l'histoire et que renvoyer les premières dans le domaine de l'imaginaire n'est pas sans risque. Pourtant, ce n'est que par l'étude de ses avatars historiques que les maçons (comme tous ceux qui s'intéressent sérieusement à ce courant de pensée) peuvent prendre la mesure de cette magnifique *invention.*

Par ailleurs, l'auteur insiste avec force sur le fait qu'il serait erroné de retrancher l'histoire de la franc-maçonnerie de l'histoire en général car elle en fait pleinement partie et qu'elle en est indissociable. Il est évident qu'en faisant abstraction de l'histoire en général, on prive celle de la franc-maçonnerie d'un éclairage nécessaire.
Voyageant entre l'Angleterre et l'Écosse, ces deux pays si longtemps ennemis et qui ne furent unifiés qu'en 1717, l'auteur analyse avec soin toutes les péripéties qui ont débouché sur la franc-maçonnerie spéculative. On voit que l'histoire peut être plus belle et plus enrichissante que les légendes les plus accrochées à notre inconscient.
Avec humour, Roger Dachez conclut son propos sur un clin d'œil qui pourrait passer pour une boutade mais qui est d'une bien autre nature : « *...si la franc-maçonnerie n'existait pas, il faudrait...* ». L'inventer, bien sûr !

En résumé, un ouvrage passionnant qui apporte une pierre de valeur à l'édifice maçonnique, en dépit des trop nombreuses coquilles que l'éditeur a semées tout au long de l'ouvrage. Mais, qu'importe, puisque nous savons tous que l'esprit passe avant la lettre…



Jean-Luc MAXENCE [6]
La loge et le divan

Psychanalyste et franc-maçon, Jean-Luc Maxence se réfère à son maître Jung pour établir un parallèle entre le « divan » et la loge maçonnique et tout son travail va se faufiler dans ce parallélisme en s'efforçant de montrer la communauté de démarche qu'il y a entre la visite à un psychanalyste et l'entrée dans l'ordre des maçons.

Plus encore, il affirme qu'il y a une similitude entre le cabinet de l'analyste et le cabinet de réflexion, ce lieu particulier dans lequel le postulant à l'initiation maçonnique séjourne avant son admission en loge. Dans les deux cas, précise-t-il, s'opère un retour en soi, une introspection qui, s'ils sont bien conduits, procurent le plus grand bien à ceux qui, dans l'un et l'autre cas, se livrent à cette expérience.

Jean-Luc Maxence ne fait aucun mystère de son attachement à Jung dont il privilégie la démarche par rapport à celle de Freud, ce en quoi je suis pleinement d'accord avec lui. Il est vrai que la pensée jungienne est proche, sous certains aspects, de la pensée maçonnique et que l'on peut observer une réelle ressemblance entre la voie analytique et la voie initiatique. L'analyse comme l'initiation se déroulent hors du temps et favorisent l'abandon de la personnalité sociale qui n'est pas notre véritable personnalité.

Cependant, avertit l'auteur, cela ne veut pas dire que la loge maçonnique est un cabinet d'analyste ; on y vient pour autre chose, pour participer à un égrégore (et non pour s'y diluer) et pour mieux se connaître et connaître les autres.

« *L'homme,* écrit Jean-Luc Maxence, *qui vit selon l'esprit jungien et son alter ego qui s'identifie au mythe du Maître Hiram* (c'est-à-dire le maçon, NDLR) *s'affirment l'un et l'autre comme des pèlerins de notre temps aspirant* […] *à vivre le plus près possible du Centre du Monde, de l'Axis Mundi qui relie la terre et le Ciel.* »
C'est un livre fort et utile pour qui veut mieux comprendre les rouages de notre vie secrète.

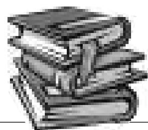
---

[6] *Éditions Dervy, octobre 2008, 140 pages, 14,50 €.*

Irène MAINGUY [7]
Les initiations et l'initiation maçonnique

Les livres d'Irène Mainguy sont toujours fort documentés et celui-ci n'échappe pas à la règle. L'initiation, en tant que rite de passage, est une pratique très ancienne puisqu'elle semble remonter à l'Antiquité. Elle inclut également la notion de « commencement ». On peut donc penser qu'elle aide à passer d'un état à un autre en même temps qu'elle ouvre une nouvelle voie vers la connaissance. De plus, elle conjugue une valeur sociale et une valeur spirituelle car elle est à la fois liée à l'entrée dans la société (au sortir de l'enfance, par exemple) et à l'ouverture de la conscience dans un esprit religieux. Si les formes rituelles de l'initiation varient avec les époques et les climats, on ne peut nier son caractère constant.
Irène Mainguy se livre avec rigueur à l'inventaire des diverses valeurs attachées à l'initiation : valeur morale, spirituelle, ésotérique, sacrée, etc. Par son caractère élitiste et secret (appartenance à un groupe privilégié et *mystérieux*), elle confère à ceux qui en bénéficient une sorte de supériorité sociale. Ne s'agit-il pas de transcender l'état humain ordinaire, en donnant un sens à la condition humaine et en participant à la création d'un homme nouveau ?
Après cette revue des divers modes d'initiation et des buts et finalités de cette pratique à peu près universelle, Irène Mainguy se penche sur l'initiation maçonnique et ne tarde pas à revenir sur le problème (?) de l'initiation des femmes. En d'autres termes, répondent-elles aux critères fondamentaux de l'Ordre qui, à ses origines au XVIIIe siècle, ne pouvait être que exclusivement masculine eu égard au contexte social de l'époque ? L'auteur souligne que « *la question de l'initiation des femmes en franc-maçonnerie est encore sujette à de nombreuses controverses* » (page 130) et elle cite Robert Amadou qui, arguments à l'appui, accrédite l'admission des femmes en maçonnerie comme elle l'est en martinisme.
Plus loin, Irène Mainguy examine les différences entre les domaines religieux et initiatiques « qui ne sont pas à confondre » (page 144). Elle rappelle que « *la religion se préoccupe de conduire l'être humain à faire son salut* […] *alors que l'initiation propose de dépasser l'état humain et de le délivrer de toutes les contingences pour*

[7] *Éd. Jean-Cyrille Godefroy, octobre 2008 – 190 pages, 20 €.*



accéder à la libération de l'être » (page 144). Cette étude se termine par l'inévitable question de savoir ce que peut apporter l'initiation maçonnique en ce XXIe siècle. École de ra-tionalisme ou école de spiritualité, la plupart des francs-maçons d'aujourd'hui partagent « *l'idée de la nécessité d'un retour à une maçonnerie traditionnelle…* » (page 160).
Ce livre est orné de soixante-six illustrations et l'ensemble est de nature à montrer toute la richesse de l'initiation.

Rémi BOYER [8]
Masque, manteau et silence

Préfacé par Serge Caillet, cet ouvrage porte en sous-titre « Le martinisme comme voie d'éveil ». Il est vrai que ce courant de pensée spiritualiste qui tire son nom de Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803) et qui fut mis en œuvre par Papus entre 1887 et 1891 se rattache à la gnose chrétienne, c'est-à-dire à une véritable voie d'éveil à la spiritualité. Rémi Boyer écrit (page 141) que « *très classiquement, et à l'instar des grands courants traditionnels, le martinisme, plus largement l'illuminisme, considère la Gnose comme un savoir qui peut être transmis dans la temporalité, à la fois par des enseignements et des pratiques* ». Le martinisme s'inscrit dans le courant illuministe qui se manifesta dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. « *L'illuminisme réfère à la lumière et le gnosticisme à la connaissance. Il n'est pas de lumière sans connaissance ni de connaissance sans lumière.* » (page 142).
Papus avait pris soin de définir le martinisme comme « *une chevalerie chrétienne laïque qui n'est inféodée à aucune Église particulière* ». Et il parle « *d'un ordre qui doit acheminer vers le Maître de Maîtres, qui est le Christ* » (page 24).
Le titre de ce livre peut intriguer à juste titre les non martinistes. Il suffit de savoir, sans plus entrer dans le détail, que ces trois mots : masque, manteau et silence, sont liés aux rituels des ordres martinistes et en forment même le noyau. Au demeurant, Rémi Boyer consacre plusieurs chapitres à la présentation de ces rituels, ce qui peut surprendre dans un livre destiné au grand public. Mais, il est vrai que les véritables secrets résident dans le cœur des adeptes.

[8] *Éditions Rafael de Surtis, octobre 2008 – 150 pages, 22 €.*

Poèmes d'Edgar ALLAN POE [9]
traduction de Jean Hautepierre
Pour le bicentenaire de la naissance de l'auteur des *Histoires extraordinaires,* Jean Hautepierre, poète lui-même, s'est risqué à donner une nouvelle traduction des poèmes d'Edgar Allan Poe, moins connu, il est vrai, pour sa poésie que pour ses romans et nouvelles.

La poésie est un langage particulier qui échappe aux critères généraux de l'écriture et seul un poète peut traduire un autre poète et faire passer la charge émotionnelle de la poésie d'une langue à une autre. « *Jean Hautepierre a fait appel à toute sa fibre poétique afin de transcrire, pour notre plus grand plaisir, la musicalité envoûtante et la stricte métrique qui caractérisent les textes originaux* », nous dit-on dans la présentation de ce recueil.
Il s'agit en l'occurrence d'un travail monumental car Jean Haute-pierre a rassemblé dans ce recueil l'intégralité des poèmes d'Edgar Allan Poe, nous livrant ainsi un florilège « *d'une œuvre chatoyante, étrange, complexe, multiforme* » (page 14).

L'auteur-traducteur rappelle que bien d'autres avant lui, tel Baudelaire, mais il ne fut pas le seul, se sont attelés à la même tâche. Aussi fallut-il un grand courage et une réelle foi à Jean Hautepierre (que je connais bien et avec qui j'ai eu en plusieurs occasions des échanges fructueux) pour entreprendre cette mission pleine d'embûches et pour la mener à sa fin d'excellente manière.
C'est une réussite qui fera nécessairement date dans l'histoire de la poésie.

Nous avons également reçu…

100 personnages clés de la Bible, par le R.P. Nettelhorst [10]. Ce très beau livre très richement illustré en quadrichromie collecte les biographies et arbres généalogiques de l'Ancien et du Nouveau Testament. D'Adam à Timothée, les personnages bibliques défilent au milieu d'une belle iconographie. Un livre à conserver précieusement ; c'est une perle.

[9] *Publibook, octobre 2008 – 136 pages, 16 €.*
[10] *Le Pré aux Clercs, septembre 2008 – 192 pages, 22 €.*

Il m'a été aisé de voir qu'aux yeux des hommes, si vous n'avez point de corps, vous passez bientôt pour n'avoir point d'esprit, car tout leur esprit est dans leur corps.

*
* *

Il m'a été aisé de sentir que rien ne rend l'âme tiède comme la prospérité dans la matière, puisque notre vie corporelle n'est qu'une pénitence et que toutes les larmes de l'homme ne suffiraient pas pour la laver.

*
* *

Dans le physique comme dans le moral, il n'y a que les lâches et les sots qui ne sachent pas se passer des autres. Si l'homme était sage, aucun de ses semblables ne serait absolument indispensable pour lui.

*
* *

Comment serions-nous donc séparés de la vie ? Tout est vivant. Comment aurions-nous de l'inimitié pour les hommes ? Nous sommes tous assis à la même table, et nous buvons tous dans la coupe de la fraternité.

*
* *

Il est des êtres parmi les hommes qui ont besoin de croire à tout pour croire à quelque chose. Il en est d'autres qui, dès l'instant qu'ils croient à quelque chose, se regardent comme obligés de croire à tout. Heureux ceux dont l'esprit est assez mesuré pour se tenir entre ces deux extrêmes !

Journées de Papus 2008

du 24 au 26 octobre

Le **vendredi 24,** en soirée, nous avons entendu au siège de l'Ordre Martiniste une conférence de Vlad Sauciuc venu spécialement de Bucarest avec son épouse et quelques amis roumains. Vlad nous a présenté l'histoire de son pays et celle des ordres initiatiques en Roumanie.



Le **dimanche 26,** nous nous sommes retrouvés nombreux, comme chaque année à la même époque, au cimetière du Père-Lachaise autour de la tombe de Papus, de son père Louis Encausse et de Philippe et Jacqueline Encausse. Cette rencontre est toujours empreinte de beaucoup d'émotion et de reconnaissance envers ceux qui nous ont montré le chemin de la connaissance et de l'Amour.

Puis, un déjeuner nous a réunis dans les salons du Grand Orient de France où nous avons partagé, dans la bonne humeur, quelques instants de fraternité.

Les photos sont de Gilbert L'Hôte que nous remercions.



L'hommage est présidé par Maria et Emilio Lorenzo. À gauche de la photo, se trouvent Mariana et Vlad Sauciuc.

Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 30 novembre 2008

1953 – 1	**1966 –** 4	**1977 –** 3
2004 – 2 – 3	**2005 –** 4	**2006 –** 1– 3
2007 – 1– 3 – 4	**2008 –** 1 – 2 – 3	

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 ˜ TTC (port compris)
À partir de 15 revues : 4 ˜

Chers amis abonnés,

Nous voici arrivés à la fin de l'année 2008 et nous devons déjà penser à l'année 2009.

En dépit de l'augmentation de nos coûts de fabrication et de routage, nous avons décidé de maintenir une nouvelle fois nos tarifs au taux des années précédentes.

Cela représente un effort de notre part et nous nous permettons de vous demander aussi un effort, celui de régler, dans toute la mesure du possible, vos réabonnements dès le début de l'année. C'est pour nous une affaire d'équilibre budgétaire et de bonne gestion.

Vous savez que ceux d'entre vous qui connaîtraient momentanément de graves difficultés financières peuvent s'en ouvrir à nous et nous essayerons de trouver discrètement un arrangement. Depuis sa création, les responsables successifs de la revue ont toujours tenu à se comporter fraternellement.

Nous travaillons sans cesse à améliorer en permanence la revue tant dans sa présentation que dans le choix des articles que nous voulons éclectiques ; de nouveaux auteurs se sont joints à nous et de nouveaux sujets sont traités dans l'esprit traditionnel qui nous anime.

Toute l'équipe de la revue vous remercie pour votre fidélité et votre confiance. C'est notre récompense et l'encouragement à poursuivre notre travail qui, rappelons-le, est bénévole, les abonnements couvrant uniquement les frais d'impression, de fabrication et de diffusion.

Annie Boisset, administrateur.

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2009

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2009)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2009

Nom.. Prénom...................................
Adresse...
Code postal.................. Commune...
Date__/__/ 2009 Signature____________________

Tarifs 2009

France, pli fermé	30 euros
France, pli ouvert	27 euros
U. E. - DOM TOM	35 euros
Étranger (par avion)	42 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN	à partir de 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

INFORMATIONS



"baglis.TV" est une "télévision sur internet" qui propose des exposés traitant de la tradition et de l'ésotérisme. Tous les visiteurs peuvent accéder aux cinq premières minutes de chaque exposé.
Pour voir l'intégralité des exposés, il faut s'acquitter d'un abonnement mensuel de 9,5 €. Les derniers exposés publiés par Baglis.tv sont : "René Guénon et le Régime Écossais Rectifié", par Jean-Marc Vivenza ; "La symbolique de la marelle et du jeu de l'oie", par Claudine Léturgie-Blanquart ; "Le mythe Corto Maltese", par Joël Grégogna ; "L'invisible se cache dans les visibles", par Jean-Luc Leguay.

Pour plus d'informations, rendez-vous sur **www.baglis.tv**

"LE GERME"

organise des conférences le premier mercredi de chaque mois

à 19 heures 30 à « La Maison des Associations »

2 bis rue du Château, Neuilly–sur-Seine.

Le **7 janvier 2009,** Jérôme Durand nous parlera de :
« La nuée sur le sanctuaire »

La direction, la rédaction, l'administration
et tous les collaborateurs et auteurs de la revue
vous présentent leurs vœux les plus sincères
et les plus fraternels pour la nouvelle année.

Que celle-ci apporte à chacun d'entre vous
toutes satisfactions et la réalisation
de vos désirs les plus chers.